

# BULLETIN SALÉSIEU

Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATH. XVIII, 5).

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS de Sales).



Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIE IX).

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

DA MIHI ANIMAS CÆTERA TOLLE

Nice, Place d'Armes, 1. — Marseille, rue des Princes, 78. — Lille, rue Notre-Dame, 288  
Paris, rue Boyer, 28, (Ménilmontant). — Dinan, 28, rue Beaumanoir.

XVIII<sup>e</sup> ANNÉE — N<sup>o</sup> 4.

Paraît une fois par mois.

AVRIL 1896.



## Le Mois de Marie Auxiliatrice

Ce qu'il doit être pour nous cette année.

Aux approches du mois consacré à la Vierge Auxiliatrice, cette Mère toute bonne des Salésiens de Don Bosco et de leurs Coopérateurs, une joie

sincère, un renouveau de filiale et tendre vénération, un irrésistible élan de confiance illimitée s'emparent toujours de nos cœurs.

Cette année, comme par le passé, plus et mieux encore, si nous le pouvons, nous apporterons un soin tout particulier à invoquer Marie Secours des Chrétiens dans des dispositions d'âme et de bonne volonté qui puissent toucher son cœur maternel. Les exercices de piété, la fréquentation assidue et généreuse des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, les œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle, ce sont-là tout autant de moyens d'honorer la chère Madone de Don Bosco et d'obtenir de sa bonté les faveurs dont nous avons besoin (1).

Mais nous croyons que la Vierge Auxiliatrice

(1) A Turin, les exercices commencent le soir du 23 avril pour finir le 24 mai, jour de la fête. Les personnes qui assistent à l'une des deux messes de communauté (5 h 1/2 et 7 h 1/2), gagnent trois ans d'indulgence. Le matin, à 5 h 1/4, et le soir, à 7 h 1/4, a lieu une courte prédication, qui est à 2 h 1/2 et à 5 h 1/4 les dimanches et jours de fête.

serait particulièrement heureuse de voir, cette année-ci, les amis de nos Œuvres, qui sont par là-même ses serviteurs-nés, l'honorer, avec son secours, en prenant pour pratique de ce mois la *soumission à la volonté de Dieu*, soumission généreuse et complète jusqu'à l'*abandon total*.

Les épreuves de l'Église et les circonstances plus ou moins critiques à travers lesquelles presque toutes les nations marchent vers leurs destinées seraient déjà des motifs pressants d'adopter cette pratique. Mais en restant dans le cercle de notre vie individuelle, quels trésors ne trouverons-nous pas dans la *soumission effective* à la volonté de Dieu ! Chaque moment amène un devoir tracé par Dieu, devoir qu'il faut remplir avec fidélité, auquel il faut apporter successivement toute sa volonté, tout son cœur, comme l'aiguille ayant pour mission de marquer les heures et qui, à chaque seconde, répond à l'espace qu'elle doit parcourir.

Maria n'a pas fait autre chose dans tout le cours de sa vie mortelle ; et c'est à cette sainte disposition de son âme que nous devons le *Fiat mihi secundum verbum tuum* coopérateur de notre rédemption.

Tout l'éclat de la gloire attachée à ce titre de Mère de Dieu ne l'aurait pas touchée, si la volonté de Dieu n'eût fixé son cœur. Ce simple et parfait abandon l'a rendue à jamais puissante sur le Cœur de son Fils ; et comme Elle surpasse tous les saints en charité, Elle use constamment de cette puissance pour obtenir le soulagement de nos misères spirituelles et temporelles.

Mais Elle aime que nous l'invoquions comme notre *Secours de tous les instants*, et que nous fassions ce mérite, devant son divin Fils, de nous efforcer de l'imiter, à chaque instant aussi, dans sa soumission à la divine volonté.

Et pourquoi marchanderions-nous à Dieu notre soumission filiale à son bon plaisir ? Accepter, sur nous et en nous, toutes les formes de ce bon plaisir, n'est-ce pas assurer notre bonheur du ciel, tout en étant parfaitement heureux dès cette vie ? Derrière la volonté ou simplement la permission de Dieu, nous trouverons invariablement la raison la plus haute et l'amour le plus délicat.

## I

Tout ce qui nous fait souffrir, de quelque façon que ce soit, a son principe en Dieu : sans jamais causer le péché, Dieu peut très bien se servir, et se sert, pour notre bien, du mal que tel ou tel de

nos ennemis fait en péchant. Et quand Dieu conduit les événements de ce monde en sorte qu'ils nous soient contraires, il applique sa puissance et sa sagesse à faire infailliblement tourner à notre avantage, si nous le voulons, tout ce qui nous arrive de fâcheux en apparence. Croire le contraire serait accuser Dieu de tyrannie ou d'imprudence, le supposer rempli de mauvaises intentions à notre égard ou privé de lumières : tout autant de blâphèmes. D'ailleurs n'avons-nous jamais vu des accidents qui nous semblaient regrettables avoir des suites très heureuses, ou des succès regardés comme acquis se changer en désastres ? Et Dieu n'a-t-il pas pour règle assez ordinaire de réaliser ses desseins par des voies dédaignées ou ignorées de la prudence humaine ? « Quelle sera notre confusion lorsque nous paraîtrons devant Dieu, lorsque nous verrons les raisons qu'il aura eues de nous envoyer ces croix dont nous lui savons si mauvais gré ! J'ai regretté ce fils unique mort à la fleur de l'âge : hélas ! s'il eût vécu encore quelques mois, quelques années, il aurait péri de la main d'un ennemi, il serait mort en péché mortel. Je n'ai pu me consoler de la rupture de ce mariage : si Dieu eût jamais permis qu'il se fût conclu, j'allais passer mes jours dans le deuil et dans la misère. Je dois trente ou quarante ans de vie à cette maladie que j'ai soufferte avec tant d'impatience. Je dois mon salut éternel à cette confusion qui m'a coûté tant de larmes. Mon âme était perdue si je n'avais perdu cet argent. De quoi nous embarrassons-nous ? Dieu se charge de notre conduite, et nous sommes dans l'inquiétude ? On s'abandonne à la bonne foi d'un médecin, on souffre tout de lui, on lui en sait gré, on l'en récompense : et nous ne voulons pas faire le même honneur à notre Dieu ! (1) »

Si le caractère divinement raisonnable de la volonté divine à notre égard est évident, que dire de l'amour avec lequel cette volonté se manifeste à nous ? « Le Cœur d'un Dieu qui nous a toujours aimés plus que nous ne nous aimons nous-mêmes, dont les bienfaits sont sans mesure et sans nombre, qui nous a lavés dans le sang de son propre Fils et qui nous nourrit de la chair de ce Fils unique, un Cœur si tendre, si plein d'amour pourrait-il se résoudre à nous faire le moindre mal ? pourrait-il même permettre qu'on nous en fit, pouvant l'empêcher comme il le peut ? Mon Dieu, plutôt que de le penser, je croirai que les plus grands maux

(1) Vénérable Père C. de la Colombière. *Sermon sur la soumission à la volonté de Dieu.*

sont de véritables biens, et que vos coups les plus pesants sont de douces caresses (1). »

Comment n'être pas certain, si l'on se pénètre de ces pensées, que la volonté de Dieu tend uniquement, à force de raison divine et d'amour, à nous assurer le bonheur éternel ?

## II

Dès ici-bas, la soumission à la volonté de Dieu nous rend parfaitement heureux, parce qu'elle nous met dans la condition des élus. Au témoignage de saint Augustin, les saints n'auront tous dans le ciel qu'une seule volonté. En chacun d'eux, elle sera accompagnée de quatre prérogatives qui composeront tout leur bonheur : cette volonté sera entièrement libre et indépendante, affranchie de tout mal, comblée de toutes sortes de bien, dont elle jouira pour toujours et sans crainte de les perdre.

Dès ce monde, la soumission à la volonté de Dieu, qui s'accomplit toujours et qui veut toujours notre bien, empêche que notre propre volonté ne devienne esclave du mal sous toutes ses formes ; elle nous affranchit du mal moral, le péché, qui est une révolte contre la volonté de Dieu, du mal naturel aussi, parce qu'il devient un bien à qui le regarde à travers le bon plaisir divin ; elle nous comble de biens, parce que vouloir ce que Dieu veut, c'est n'avoir plus rien à désirer ; enfin elle nous assure un bonheur constant, inaltérable, éternel, que nulle crainte ne trouble, parce que nul accident ne le peut détruire.

De là vient cette paix, ce calme, ce visage toujours serein, cette humeur toujours égale que nous remarquons dans les vrais serviteurs de Dieu.

## III

« Il reste à voir comment nous pourrions atteindre à cette heureuse soumission. Une voie sûre pour nous y conduire, c'est l'exercice fréquent de cette vertu. Mais parce que les grandes occasions de la pratiquer sont assez rares, il est nécessaire de profiter des occasions qui sont presque journalières, et dont le bon usage nous aurait bientôt mis en état de soutenir les plus grands revers sans en être ébranlés. Il n'est personne à qui chaque jour il n'arrive cent choses contraires à ses désirs et à ses inclinations, soit que notre imprudence ou notre inattention nous les

attire, soit qu'elles nous viennent de l'inconsidération ou de la malignité d'autrui, soit enfin qu'elles soient un pur effet du hasard et du concours imprévu de certaines causes nécessaires. Quoi qu'il en soit, toute notre vie est semée de ces sortes d'épines, qui naissent sans cesse sous nos pas, qui produisent dans notre cœur mille fruits amers, mille mouvements involontaires de haine, d'envie, de crainte, d'impatience, mille petits chagrins passagers, mille inquiétudes légères, mille troubles, qui, du moins pour un moment, altèrent la paix de l'âme. Il échappe par exemple une parole qu'on voudrait ne pas avoir dite, on nous en dit une autre qui nous offense ; un domestique vous sert mal ou avec trop de lenteur, un enfant vous incommode, un fâcheux vous arrête, un inconsidéré vous heurte, un contretemps traverse une partie de plaisir, votre ouvrage ne va pas comme vous le souhaiteriez, un petit meuble se rompt, un habit se tache ou se déchire. Je sais qu'il n'y a pas là de quoi exercer une vertu bien héroïque, mais je dis que ce serait assez pour l'acquérir infailliblement si nous le voulions, je dis que quiconque serait sur ses gardes pour offrir à Dieu tous ces contrariétés, et pour les accepter comme étant ordonnées par sa providence, je dis qu'outre que cet homme acquerrait par cette pratique un grand nombre de mérites, qu'outre qu'il se disposerait insensiblement à une union très intime avec Dieu, il serait encore en peu de temps capable de soutenir les plus tristes et les plus funestes accidents de la vie. »

« A cet exercice assez facile, et néanmoins plus utile pour nous et plus agréable à Dieu que je ne puis vous le dire, on peut en ajouter encore un autre. Quoique les grandes disgrâces n'arrivent pas tous les jours, on peut s'offrir tous les jours à Dieu pour les essayer quand il lui plaira... Acceptez tous ces malheurs au cas qu'il plaise à Dieu de les permettre, contraignez votre volonté de consentir à ce sacrifice, et ne lui donnez point de relâche que vous ne la sentiez disposée à vouloir ou à ne vouloir pas tout ce que Dieu peut vouloir ou ne pas vouloir. »

Enfin, lorsque quelqu'une de ces disgrâces se fera en effet sentir, au lieu de perdre du temps à vous plaindre, ou des hommes ou de la fortune, allez vous jeter promptement aux pieds de votre divin Maître, pour lui demander la grâce de supporter avec constance cette infortune. Un homme qui a reçu une plaie mortelle, s'il est

(1) V. P. C. de la Colombie. *Loco citato.*

sage, ne court point après celui qui l'a blessé, il va d'abord au médecin qui le peut guérir. Mais quand dans de pareilles rencontres vous chercheriez l'auteur de vos maux, ce serait encore à Dieu qu'il faudrait aller, puisqu'il n'y a que lui qui puisse en être la cause.

Allez donc à Dieu, mais allez-y promptement, allez-y sur l'heure; que ce soit le premier de tous vos soins; allez lui rapporter, pour ainsi dire, le trait qu'il vous a lancé, le fléau dont il s'est servi pour vous prouver: *Ad Deum tuum refer flagellum tuum*. Baisez mille fois les mains de votre Maître crucifié, ces mains qui vous ont frappé, qui ont fait tout le mal qui vous afflige. Répétez-lui souvent ces paroles qu'il disait lui-même à son Père dans le fort de sa douleur: *Non mea, sed tua voluntas fiat*: Seigneur, que votre volonté se fasse, et non pas la mienne: je vous bénis mille fois, je vous rends grâces de ce que vos ordres s'accomplissent sur moi, et quand il serait en mon pouvoir d'y résister, je continuerais de m'y soumettre: *Non sicut ego volo, sed sicut tu*. J'accepte cette calamité, et en elle-même, et dans toutes ses circonstances; je ne me plains ni du mal que je souffre, ni des personnes qui me le causent, ni de la manière dont il est venu jusqu'à moi, ni de la conjoncture du temps ou du lieu dans lequel il m'a surpris; je suis assuré que vous l'avez voulu sous tous ces points de vue, et j'aimerais mieux mourir que de m'opposer en rien à votre sainte volonté: *Fiat voluntas tua*. Oui, mon Dieu, dans tout ce que vous voudrez de moi, aujourd'hui, et pour tous les temps, au ciel et sur la terre, qu'elle se fasse, cette volonté; mais qu'elle se fasse sur la terre comme elle s'accomplit dans le ciel (1). »

Ce sera parler comme la Vierge bénie dont le *Fiat mihi secundum verbum tuum*, après avoir été le principe de notre rédemption, deviendra le secours de tous les instants qui nous appliquera, en quelque sorte, les mérites de cette rédemption, en nous rendant de plus en plus soumis au bon plaisir du divin Cœur.

(1) V. P. C. de la Colombière, loco citato.



## UNE SOURCE DE GRÂCES

UNE heureuse nouvelle, qui nous arrive de notre Maison de Marseille, va permettre à tous les amis de nos Œuvres de mettre en pratique, et dans des conditions particulièrement bénies, les conseils de l'article précédent.

L'Archiconfrérie de Notre-Dame Auxiliatrice, établie dans le Sanctuaire élevé à Turin sous ce vocable par notre bien-aimé Père Don Bosco à sa chère Madone, vient d'être érigée canoniquement à l'Oratoire Saint-Léon, notre Maison de Marseille, par notre vénéré Père Don Rua, et agréée à l'Archiconfrérie-mère de Turin, à la suite d'une Ordonnance en date du 18 janvier 1896, portant approbation de S. G. Mgr l'Évêque.

Les personnes qui désireraient faire partie de cette Pieuse Association peuvent donc se faire inscrire valablement au dit Oratoire, 78, rue des Princes, MARSEILLE, où l'on tient à leur disposition des Notices sur cette Association, le Règlement complet, enfin des médailles de Notre-Dame Auxiliatrice.

Il suffit d'écrire à M. le Directeur de l'Archiconfrérie de N.-D. Auxiliatrice, 78, rue des Princes, MARSEILLE.

Nous engageons vivement nos chers Coopérateurs et nos bonnes Coopératrices à recourir à cette nouvelle source de grâces qui vient de leur être ouverte. En attendant qu'ils aient pu s'enrôler dans cette Pieuse Association, nous transcrivons ici une des prières de l'Archiconfrérie. Dès le 23 avril, jour où commence à Turin le mois de Marie Auxiliatrice, ils pourront réciter cette prière, afin de s'unir aux exercices de piété du Sanctuaire édifié à Turin par notre vénéré Fondateur.

Prière à la Très Sainte Vierge, Marie Immaculée,  
Mère de Dieu et Auxiliatrice des Chrétiens.

VIERGE Immaculée, Mère de Dieu et notre Mère, Marie, vous voyez les assauts que donnent tous les jours le démon et le monde à la foi catholique, dans laquelle nous entendons, par la grâce de Dieu, vivre et mourir pour arriver à la gloire éternelle. Vous, Secours des Chrétiens, renouvelez, pour le salut de vos enfants, vos antiques victoires. Ils forment entre vos mains le ferme propos de n'appar-

tenir jamais à des sociétés hérétiques ou de sectaires. Vous, ô toute sainte, présentez à votre divin Fils nos résolutions et obtenez de Lui les grâces nécessaires à nous maintenir, jusqu'à la fin, inébranlables dans ces résolutions. Consolez le Chef visible de l'Église, soutenez l'épiscopat catholique, protégez le clergé et le peuple, qui vous acclament comme leur Reine; hâtez, par la puissance de vos supplications, le jour qui verra toutes les nations réunies autour du Pasteur suprême. Ainsi soit-il (1).



UN AN APRÈS

## LE PREMIER ANNIVERSAIRE

DU

CONGRÈS INTERNATIONAL DES COOPÉRATEURS SALÉSIENS  
convocqué à Bologne les 23, 24 et 25 avril 1895.

**N**os chers lecteurs se rappellent certainement que nous avons dû consacrer, voilà bientôt un an, un *Bulletin* tout entier à dire bien imparfaitement les grandes choses écrites dans l'histoire salésienne par la bonté divine et la cordiale bienveillance des amis de nos Œuvres, au cours du premier Congrès international des Coopérateurs salésiens, convocqué à Bologne en avril 1895.

Pour nous, qui avons eu le bonheur d'assister à ces fêtes inoubliables et l'honneur de prendre part à des travaux sur lesquels Dieu a déjà répandu de merveilleuses bénédictions, nous sentons le besoin d'évoquer, si rapidement que ce soit, le spectacle grandiose et touchant offert par l'union de tant d'intelligences et la fusion de tant

de volontés, tendant à faire connaître au loin, à consolider et à glorifier l'Œuvre sortie du cœur de Don Bosco et nourrie de sa foi, de ses sacrifices, de ses labeurs, mais aussi et dans une mesure presque sans mesure, des charités fidèles, généreuses et toujours si méritoires des Coopérateurs salésiens.

Comme nous, les amis dévoués des entreprises salésiennes aimeront à ressusciter, dans une pensée de gratitude surnaturelle, l'évènement glorieux et consolant qui a affirmé, avec une maîtrise à bien des égards divine, et la vitalité de la Pieuse Société salésienne et la Mission providentielle de ses auxiliaires-nés, nos Coopérateurs, dont l'appui — prières, aumônes et œuvres — féconde si admirablement notre action.

Une crainte pourrait naître aux cœurs mêmes les plus vivement portés à se réjouir du triomphe salésien de Bologne: le Congrès n'a-t-il pas été et ne restera-t-il pas, aux yeux ravis qui l'ont vu et pour les âmes qui en ont été charmées, embaumées et réconfortées, un météore brillant, de ceux qui traversent le ciel, éblouissent les foules et semblent, quand ils se sont éteints dans les profondeurs du firmament, laisser une nuit plus profonde?... Le vaillant archevêque de Turin n'était point sous l'empire de cette crainte quand il affirmait, au contraire, que ces premières grandes Assises salésiennes avaient fait « *naître dans le firmament de l'action catholique une étoile fixe et éblouissante, destinée à y briller à demeure d'un éclat magnifique.* » Le vénérable et savant évêque de Fossano, dans sa belle lettre d'adhésion au Congrès, disait « *nourrir la ferme espérance que ce premier Congrès serait fécond en fruits salutaires, et que les Œuvres variées et multipliées de Don Bosco exciteraient partout un grand et universel enthousiasme.* »

(1) Indulgence de 100 jours une fois le jour, applicable aux défunts, pour tous les fidèles qui, au moins d'un cœur contrit, réciteront avec dévotion la prière ci-dessus (Léon XIII, Rescrit du 20 décembre 1890)

Ces glorieuses et consolantes prévisions se sont-elles réalisées? Nous n'en pouvons douter, en présence du courant extraordinaire de sympathie efficace que nous constatons partout à l'égard des fils de Don Bosco, de la perception, de plus en plus nette aussi, du rôle éminemment social de l'Œuvre salésienne, si providentiellement adaptée aux besoins spéciaux de la société de notre époque.

Dans les deux mondes, chaque jour de nouveaux Coopérateurs s'agrègent en grand nombre à la Pieuse Société salésienne, augmentant ainsi la force du faisceau de prières, de largesses et d'action qui multiplie admirablement la somme de bien entrevue par notre bien-aimé Fondateur, aux jours où sa Madone bénie, la Vierge Auxiliatrice, lui montrait, dans le lointain de l'avenir et sur toutes les plages du monde, une riche moisson d'âmes promises à la foi, à l'amour et aux labeurs apostoliques des Salésiens et de leurs Coopérateurs. D'autre part, les forces vives de notre Pieuse Société vont s'organisant avec entrain et sous l'égide visible de précieuses bénédictions, dans la mesure où le permettent les circonstances de milieu et de personnes. C'est que la portée sociale de l'action salésienne se révèle de plus en plus. La science pratique de la religion occupe la place d'honneur dans l'enseignement salésien: les Patronages du dimanche, avec leurs cours populaires de doctrine catholique et les facilités qu'ils offrent de fréquenter les sacrements; les Cours d'instruction religieuse destinés à la jeunesse des écoles; enfin les Congrégations de Saint-Louis de Gonzague pour les écoliers et de Saint-Joseph pour les apprentis, constituent un système d'éducation solidement chrétienne approprié à toutes les nécessités des âmes qu'il veut atteindre.

Ce simple coup d'œil sur les résul-

tats du Congrès de Bologne nous donne certes le droit de garder au cœur l'enthousiasme prophétisé par le vénérable évêque de Fossano. Mais ce serait trop peu, ou plutôt ce ne serait rien pour nous, fils de Don Bosco, si nous ne cherchions à nourrir cet enthousiasme de tout ce qui donne le succès, en aidant les âmes et en consolant le Cœur de Dieu: nous voulons dire l'ardeur des saints désirs, les énergies de la volonté, l'esprit de suite dans les déterminations, la constance dans l'effort, toutes choses dont la réunion et la mise en œuvre généreuse constituent le don de persévérance, au moins pour ce qui dépend de nous dans la possession de cette grâce des grâces.

Le gain que doit nous apporter l'évocation du triomphe salésien de Bologne, en ce premier anniversaire, nos chers lecteurs le connaissent maintenant: c'est la marche en avant, à travers nos propres misères et à travers les difficultés du dehors, avec la certitude que la force suavement conquérante de Dieu sera toujours derrière notre faiblesse, et que la bonté de son Cœur adorable saura toujours, au meilleur moment, à force de tendresse, de compassion et de secours puissants, triompher des obstacles que notre zèle trouverait sur sa route.



SOMMAIRE. — La Saint-François de Sales. — Une Conférence à Nice. — Comment meurent nos enfants.

La huitième anniversaire de la mort de Don Bosco a été fêté, dans notre maison de Nice, par une petite séance littéraire in-

time toute cordiale et remplie de pieux intérêt.

Quelques jours auparavant, le 28 janvier, le Directeur de cette maison avait donné aux Coopérateurs salésiens la Conférence prescrite par le Règlement pour la fête de saint François de Sales.

La *Croix des Alpes-Maritimes* du 9 février, après avoir dit que l'orateur a présenté à son auditoire l'Œuvre salésienne sous une physionomie toute spéciale, justifie cette assertion en donnant de la Conférence de Don Cartier l'analyse suivante :

L'Œuvre de Don Bosco poursuit un double but : donner à la société des ouvriers chrétiens et à l'Église des prêtres pleins de zèle. A notre époque de démocratie, cette œuvre est de la plus haute utilité pour le pays. En effet, que fait-on de l'ouvrier ? Au point de vue social, on en fait un ennemi de la propriété individuelle, un contempteur de l'autorité, un déserteur de la famille, un révolté ; au point de vue chrétien on inspire à l'ouvrier la haine de Dieu, de la religion, de ses ministres et de tout ce qu'il y a de saint et d'honnête.

L'Œuvre de Don Bosco s'efforce de réparer tant de ruines en donnant aux enfants pauvres et abandonnés, qui seront plus tard des citoyens, la culture intellectuelle, professionnelle et religieuse. La religion seule est capable de maîtriser l'ouvrier, qui est le nombre, et de lui enseigner que le travail n'est point une infériorité, mais une nécessité de la nature déchuë, et qu'il ne faut point mettre ses espérances dans les choses d'ici-bas, mais dans le bonheur d'une autre vie, qui sera la récompense de la vertu.

Le confrencier s'est surtout efforcé de faire ressortir l'importance de l'Œuvre de Don Bosco au point de vue de la régénération de la société. Notre société décadente sera sauvée par l'Église, ou elle ne le sera pas. Or, l'Église agit par le ministère du prêtre : donner des prêtres à la sainte Église est donc la meilleure des œuvres. Aussi tous les Orphelinats de Don Bosco cultivent-ils les vocations ecclésiastiques ; c'est ce qui les distingue des toutes les œuvres similaires. Chaque année les Maisons salésiennes donnent à l'Église un millier de jeunes clercs.

L'Œuvre des vocations est l'œuvre des œuvres. Partout on se plaint que les prêtres manquent. Le confrencier prétend que ce ne sont pas les vocations qui manquent, mais les sauveurs de vocations. Si les vocations sacerdotales semblent avoir déserté le foyer du riche, elles n'ont pas abandonné la chaumière du pauvre. Ce qui manque, ce sont les ressources, car il en faut pour cultiver une vocation. Tous les chrétiens doivent donc soutenir l'œuvre des vocations, s'ils désirent sincèrement le triomphe de l'Église et le salut de la société. Le Patronage Saint-Pierre compte actuellement plus de cent élèves qui se destinent au sacerdoce, et à peu près tous sont élevés gratuitement.

Soutenons cette Œuvre, et ne lui ménageons pas nos aumônes. C'est pour l'Église et pour la patrie !

Pour prouver aux amis de nos Œuvres que les vocations germent facilement et se multiplient, autour des fils de Don Bosco, dans une mesure peu ordinaire et en quelque région

qu'ils s'établissent, Don Cartier aurait pu, entre mille exemples, citer celui du diocèse de Faenza, dans les Romagnes. La fondation d'un Oratoire salésien avait paru faire craindre à quelques personnes prudentes, mais d'une prudence peut-être trop humaine, que le recrutement du clergé diocésain ne fût désormais plus difficile. Notre vénéré Fondateur répondit en souriant que le contraire aurait lieu, d'abord en vertu des bénédictions attachées à toute fondation salésienne, et puis surtout si l'on avait soin d'ouvrir plus larges aux enfants des classes pauvres les portes du Séminaire. Don Bosco fut cru sur parole ; et son conseil amena l'autorité diocésaine à favoriser l'accès à la carrière ecclésiastique aux vocations écloses au sein de familles moins aisées.

L'événement ne tarda pas à justifier toutes les prévisions de notre bien-aimé Père. A côté d'une Maison salésienne florissante, où les vocations trouvent un milieu éminemment favorable, le Séminaire regorge d'élèves de plus en plus nombreux, parmi lesquels le diocèse recrute quantité d'excellents prêtres, instruits et zélés. C'est au point que depuis plusieurs années l'heureux diocèse de Faenza est assez riche en vocations pour envoyer des prêtres à tous les Évêques voisins.

Ce trait, qui est loin de constituer un fait isolé dans l'histoire des fondations salésiennes, peut porter d'utiles enseignements aux gens de peu de foi : il en existe malheureusement ailleurs qu'en Italie ; aussi nous a-t-il semblé bon de leur fermer la bouche à l'avance.

\* \* \*

A Paris, l'Oratoire de Don Bosco (*Ménilmontant*) a eu l'honneur et la joie de voir S. G. Mgr. Desforges, évêque titulaire de Ténarie, présider la fête de saint François de Sales et donner à nos Coopérateurs la conférence de règle.

Le jeudi 9 février, une fort belle séance littéraire fut toute entière consacrée à célébrer notre bienheureux Patriarche, le doux et saint évêque de Genève. L'*étudiant* et l'*évêque* ont été dépeints avec talent et avec cœur, à la grande édification de toute l'assistance. Une scène dialoguée a fait particulièrement plaisir : *Entretien de saint François avec Théodore de Bèze*.

La dernière moitié de février a marqué, pour notre Maison de Paris, à quinze jours d'intervalle, deux dates à la fois consolantes et douloureuses : le départ pour le ciel de deux enfants.

Le premier, retourné à Dieu le 10 février, avait été admis à l'hôpital libre Saint-Joseph, fondé dans la capitale par la charité des catholiques. Le digne aumônier, frappé du soin que mettait ce cher petit à purifier souvent sa conscience par la confession, dit

à la Sœur de la salle : « Votre malade est un petit saint ».

A la fin de ce mois de février, le dernier jour, un autre enfant de l'Oratoire salésien de Paris faisait la mort la plus édifiante à l'hôpital de Bon-Secours, à Montrouge. Apprenti relieur, il s'était fait remarquer par son ardeur au travail. Quand on crut devoir le mettre au latin, pour cultiver la vocation ecclésiastique qu'on lui avait reconnue, sa pieuse passion pour le labeur s'accrut encore, à la perspective de l'avenir, du sacerdoce. Il était en cinquième cette année-ci. Sa conduite irréprochable et sa solide piété l'avaient désigné à tous ses camarades comme un vrai modèle. La terrible phthisie, dont il avait déjà le germe quand il vint à Ménilmontant, éclata de façon à ôter toute espérance de guérison. A l'hôpital de Montrouge, cette virile petite nature qui, de l'aveu de ses grands parents, avait tant gagné dès son entrée à l'Oratoire de Paris, ne se démentit pas. Le jeune malade resta exemplaire; et sa mort fut entourée des circonstances les plus édifiantes.

Aussi un de ses oncles a-t-il pu écrire au Supérieur de Ménilmontant : « On peut dire qu'il est mort avec son Jésus, qu'il ne quittait pas; il parlait de la mort avec résignation et avec foi. Vous aviez fait de cet enfant une belle âme; et nul plus que vous n'a le droit d'en revendiquer le mérite. »



## ITALIE

LIGURIE. — En décembre dernier, l'Œuvre des Congrès catholiques en Italie, au cours d'une Réunion régionale assemblée à la Chartreuse de Rivarolo Inferiore, rendait aux Œuvres de Don Bosco en général et à l'Oratoire de San Pier d'Arena en particulier un **hommage de bienveillante admiration**. Après avoir affirmé que « parmi les Institutions ayant pour but de prendre les intérêts moraux et matériels de la jeunesse » l'Œuvre de Don Bosco « occupe le premier rang, » le Congrès régional engageait vivement les catholiques de Gênes et de toute la Ligurie à soutenir l'Oratoire de San Pier d'Arena, où plus de trois cents orphelins ou enfants abandonnés vivent sur les fonds de la Providence. Un des considérants de ce vœu porte que

le Congrès est heureux d'applaudir « aux intrépides fils de Don Bosco, qui n'épargnent ni sacrifices ni fatigues pour venir en aide spirituellement et temporairement aux malheureux, et pour ramener à Dieu, sur tous les points du globe, les âmes égarrées, même au prix de la vie, selon l'exemple qu'en ont donné tout récemment encore deux héros de la charité, Mgr Lasagna et Don Michel Unia ».

NOVARE. — Comme l'année dernière, les enfants qui fréquentent le Patronage du dimanche dirigé à Novare par les Salésiens ont donné, le jour de l'Épiphanie, un **dîner de gala à vingt pauvres** choisis par la Conférence de Saint-Vincent de Paul.

A la fin du repas, Don Ferrando, Directeur de notre Maison de Novare, adressa aux vingt représentants du divin Pauvre Jésus quelques mots empreints de la plus respectueuse cordialité, pour leur demander de se souvenir, dans leurs prières si efficaces, des chers enfants dont le bon cœur et le sens profondément chrétien leur procuraient cette petite fête. Don Ferrando représenta aux vénérables invités que si leurs petits bienfaiteurs, déjà si riches de foi vive et de générosité délicate, ont un jour le bonheur d'attirer au Patronage d'autres enfants décidés à leur ressembler à tous égards, ce ne sera plus seulement à 20, mais à 50 ou même à 100 pauvres de Jésus-Christ qu'ils se feront une joie et un honneur de servir un festin annuel.

Il nous a semblé que cette touchante coutume de notre Patronage de Novare pourrait être une source de bénédictions pour une foule d'Œuvres de jeunesse, où il serait d'ailleurs si facile de l'introduire. C'est dans cette pensée que nous signalons cet exemple fortifiant de véritable et de haute action sociale, c'est-à-dire d'action éminemment chrétienne.

CASTELNUOVO D'ASTI. — Le digne curé de la paroisse natale de Don Bosco, M. le chanoine Rossi, avant son élévation à l'épiscopat (1), avait pris, de concert avec M. le Maire, l'initiative d'une souscription locale ayant pour but de réunir les fonds nécessaires à l'érection, dans la paroisse d'origine de notre vénéré Fondateur, d'un **modeste monument**, hommage de ses concitoyens à la mémoire saintement glorieuse d'un enfant du pays.

La souscription close — elle a donné plus de huit mille francs — le Comité mit au concours le projet de monument.

Vingt-quatre sculpteurs, la plupart de Turin, à part quelques-uns de Rome, Palerme, Milan et Florence, envoyèrent leur maquette.

Le 17 janvier dernier, la Commission de recette, composée de M. le Maire de Castelnuovo d'Asti, de trois professeurs d'architecture de l'École des Beaux-Arts de Turin (2), et d'un de nos confrères, D. Ves-

(1) Mgr. Rossi est évêque de Pignerol.

(2) M. le comte Ceppi, M. le commandeur Tabacchi et M. le professeur Bielli.

pignani, professeur de dessin, se trouvait à Castelnuovo pour la clôture du concours.

Après un long et consciencieux examen, la Commission, à la pluralité des voix, adopta le projet de M. Stuardi, un jeune et brillant lauréat de la Royale Académie Albertine de Turin.

Le monument dont l'exécution est confiée à M. Stuardi mesurera trois mètres de hauteur sur un socle de trois mètres. Il représentera Don Bosco ayant à sa droite et à sa gauche un enfant européen et un petit Patagon.

L'artiste devra avoir terminé son œuvre pour l'automne de 1897.

MILAN. — Nous avons déjà parlé à nos chers lecteurs du futur Oratoire Saint-Ambroise à Milan (1). Le 17 janvier, le **Comité de Messieurs et le Sous-Comité de Dames**, à la tête desquels se trouve Don Pascal Morganti, directeur spirituel du grand séminaire de Milan et ancien élève de Don Bosco, étaient reçus en audience par **S. E. le cardinal Ferrari**, l'admirable archevêque élevé depuis peu d'années sur le siège de saint Ambroise.

Cette élite de nos bienfaiteurs de Milan venait remercier l'Éminentissime Pasteur de ses deux offrandes de 1000 fr. l'une en faveur de l'Oratoire salésien en construction, et aussi de la magnifique lettre par lui adressée aux Membres des deux Comités pour bénir leurs travaux et leur prêter l'entier appui de son haut patronage.

Son Éminence accueillit les deux Comités avec la plus paternelle bienveillance. La lecture d'une fort belle adresse lui inspira une réponse où l'on sentait tout son cœur d'évêque, « si consolé à la pensée que l'Œuvre de Don Bosco sauvera des âmes d'enfants par milliers, à une époque où les tribunaux ont le douloureux devoir de juger une quantité toujours croissante de délinquants encore mineurs. A un si grand mal, quel remède plus efficace qu'une solide éducation chrétienne, telle surtout que la donnent, avec des résultats merveilleusement bénis, les fils de Don Bosco ? L'initiative catholique a pourvu à ce besoin immense. Les deux Comités de Milan sont entrés dans cette voie avec un élan qui garantit le succès ; la bénédiction très spéciale et les prières de l'heureux successeur de saint Ambroise assureront aux efforts des amis de Don Bosco à Milan le prompt couronnement de l'entreprise à laquelle ils se dévouent avec ardeur, secondés par l'intelligente charité des excellents chrétiens qui s'appellent légion dans ce beau diocèse. »

Le vaillant et si bon cardinal Ferrari, après avoir causé familièrement de l'Œuvre avec les membres du Comité, ne voulut pas les laisser partir sans leur remettre une médaille frappée à l'occasion du dernier Congrès eucharistique tenu à Milan.

Don Saluzzo, Directeur de nos Œuvres actuelles de Milan, était présent à cette réception, dont le caractère cordial et l'importance mériteraient assurément d'être mis en lumière mieux que nous n'avons su le faire ici.

SAN BENIGNO CANAVESE (*Piémont*). — Le jour de la Purification, notre vénéré Père Don Rua, qui s'était rendu dans cette Maison pour y présider la solennité de la Saint-François de Sales, renvoyée au 2 février, a eu le plaisir d'une surprise particulièrement agréable à son cœur si catholique : **une messe en chant grégorien**, exécutée de la façon la plus satisfaisante par les enfants du Patronage du dimanche fondé par les Salésiens dans ce gros bourg, où se trouve, pour l'Italie, la Maison de formation de nos chefs d'ateliers et des catéchistes de nos Missions. Le cours de chant grégorien institué depuis peu à San Benigno aura bientôt doté la paroisse d'un groupe important de chœurs exercés.

Notre vénéré Père Don Rua voulut faire un petit cadeau à chacun des jeunes chœurs, afin d'attester une fois de plus avec quel bonheur il voit les fidèles étudier le chant de l'église et y prendre part.

DANS TOUTE LA PÉNINSULE, la Conférence de règle pour la Saint-François de Sales a marqué un renouveau et un accroissement d'**action salésienne**. Désir de servir Dieu soi-même et d'amener d'autres âmes à le servir, participation au zèle qui dévora le saint apôtre du Chablais, enfin ardeur plus vive de bonne volonté dans l'imitation de ses aimables vertus, ce sont-là tout autant de gains précieux que nos chers Coopérateurs ne manquent jamais de retirer de ces réunions salésiennes. Un regard sur le passé reconforte le cœur et le prépare à des généreux labeurs pour les entreprises futures, auxquelles sont promises toutes les bénédictions répandues sur les entreprises déjà menées à bonno fin.

Nous tenons aussi à signaler, en passant, un point qui a bien son importance : dans les villes où les réunions salésiennes sont régulièrement tenues et florissantes, toutes les œuvres catholiques deviennent plus prospères.

Laissant de côté *Turin* et *Rome*, dont nous avons déjà parlé dans nos derniers numéros, nous citerons les Conférences données avec le plus grand succès en présence d'auditoires aussi nombreux que bienveillants, dans les villes suivantes : *Modène, Vérone, Trieste* et *Goritz* (Autriche), *Cuneo, Parme, Palerme, Milan, Fossano*. Partout le clergé comptait dans l'assistance des représentants nombreux et distingués ; à Palerme, outre l'Éminentissime cardinal Celesia en personne, on remarquait S. G. Mgr Gerbino, évêque récemment nommé de Trapani.

N'oublions pas non plus *Chioggia*, où les Oratoriens ont bien voulu prêter leur belle église ;

(1) Voir *Bulletin* de décembre 1895.

Gênes, où un Salésien a parlé dans la splendide basilique de Saint-Sire; *Mogliano Veneto, Mantoue, San Pier d'Arena*, près Gênes, où S. G. Mgr Balestra, des Mineurs conventuels, évêque d'Aqui et prince du Saint-Empire Romain, a daigné prendre part à la réunion; *Viterbe, Orvieto, Foglizzo, San Benigno Canavese*, où Don Trione a été l'orateur toujours goûté; *Caraglio* (Como), *Carravaggio* (Bergame), *Cabella Ligure, Asti, Penango et Trezzo Tinella; Lamoli* (Pérouse) et enfin *Tremestieri* (Sicile).

Cette énumération serait tout simplement fastidieuse si elle n'avait l'avantage de justifier le premier mot de cet article : l'action salésienne, on le voit, embrasse réellement les diverses régions de la Péninsule.



## ESPAGNE

MALAGA. — En février dernier, la municipalité de Malaga donnait à **une des principales rues de la ville le nom de notre vénéré Père Don Bosco**. A l'inauguration solennelle de la plaque portant le nom de Don Bosco, la population, enthousiasmée de cette décision de ses édiles, a pu voir avec bonheur la *Junta* (Conseil municipal), à peu près au complet, donner à la démonstration, par sa présence, un caractère hautement officiel.

Nos lecteurs savent que Malaga, célèbre par son vin renommé, est une des villes les plus importantes de la province de Grenade; elle compte environ 150 000 âmes. Sa situation particulièrement favorable sur la Méditerranée en fait un des premiers centres commerciaux de la Péninsule ibérique.

Vers la fin de 1894, les Salésiens ont ouvert à Malaga un Établissement qui porte le nom d'*Oratoire Saint-Henri*. Mais c'est *rouvert* que nous devrions dire, puisque Malaga est la première ville d'Espagne où les fils de Don Bosco se soient établis en 1880. Peu après, des circonstances diverses les ayant obligés de concentrer leurs forces en Catalogne, ils ont été heureux de revenir à Malaga, voilà deux ans, avec un personnel nécessairement mieux armé qu'au début pour toutes les saintes entreprises répondant à leur vocation spéciale.

BEJAR (*Salamanque*). — Le 10 janvier dernier, trois de nos Confrères inauguraient **une nouvelle Maison salésienne** à Bejar, au diocèse de Plasencia, et dans la province de Salamanque.

Le vénéré évêque de Plasencia, S. G. Mgr Pierre Cosas y Santo, daigna faire aux fils de Don Bosco le plus gracieux accueil, leur donner l'hospitalité en son palais, enfin leur exprimer son vif désir de

voir un jour sa ville épiscopale dotée d'un Oratoire salésien.

Le jour de la Saint-François de Sales, le 29 janvier, les Salésiens ouvrirent le Patronage du dimanche; les autres œuvres en faveur de la jeunesse pauvre et abandonnée seront installées par la suite, à mesure que la Providence enverra les ressources nécessaires.

La généreuse donatrice du local, doña Felisa Esteban Rodriguez, et le digne prêtre qui a provoqué la venue des fils de Don Bosco seront sûrement, pour tout ce qui regarde l'œuvre naissante, les fondés de pouvoirs de la Providence.

SAN VINCENS DELS HORTS (*Catalogne*). — Le chiffre relativement élevé de nos Maisons d'Espagne, les demandes multipliées et instantes de nouvelles fondations qui arrivent de toutes les provinces d'Espagne au Successeur de Don Bosco, enfin le nombre de plus en plus considérable de vocations excellentes que la chère Madone Auxiliatrice suscite visiblement en ce pays pour y étendre nos Œuvres, tels sont les trois motifs qui ont imposé à notre vénéré Père Don Rua la consolante obligation de préparer sans retard **une Maison spéciale pour la culture de ces vocations**, écloses sur tous les points de la catholique Espagne.

Grâce à la générosité de bienfaiteurs dévoués, cette Maison a été inaugurée près de Barcelone, à San Vincens dels Horts, où, le lendemain de la fête de l'Immaculée-Conception, une première caravane de vingt-cinq jeunes gens, pleins d'ardeur et de saints désirs, venaient commencer leur formation à la vie salésienne et à l'apostolat spécial de notre Pieuse Société.

Cette prise de possession, qui est un événement pour Dieu et pour les âmes, réjouira tous nos chers Coopérateurs, en leur apprenant que ces grâces de surnaturelle fécondité dont la Mère bénie des Salésiens s'est jusqu'ici montrée prodigue envers les fils de Don Bosco, on les voit augmenter toujours et s'étendre à des âmes de plus en plus nombreuses.



## LES SUFRAGES

OFFRTE

pour les victimes de la catastrophe de Juiz de Fora

MGR. LASAGNA ET SES CONFRÈRES

Retournés à Dieu le 6 novembre 1895.

Le 19 janvier à *Venise*, en présence de S. É. le Cardinal-Patriarche, d'une députation des divers Ordres religieux de la cité, et d'une foule recueillie, Mgr Spellanzon, Prélat de Sa Sainteté,

chanta une messe de *Requiem* pour les victimes salésiennes du Brésil.



Dans l'église paroissiale de notre Maison de **San Pier d' Arena**, près Gênes, S. G. Mgr Reggio, archevêque de Gênes, encore convalescent d'une longue maladie, a daigné assister au service chanté aux mêmes intentions.



Le vénéré évêque de **Faenza**, S. G. Mgr Cantagalli, ne s'est pas contenté d'assister au service: Il a voulu prononcer lui-même l'oraison funèbre de nos chers défunts.



La religieuse cité de **Lugo**, (Romagne), a magnifiquement honoré la mémoire de Mgr Lagna et de ses compagnons, par un service extraordinairement solennel, célébré dans la Collégiale, en présence du vénérable Chapitre, des R.R. PP. Carmes et Franciscains, des membres de plusieurs autres familles religieuses, d'hommes et de femmes, d'un nombreux clergé et de quantité de fidèles.

M. le curé de la Collégiale officiait. Nos enfants de l'Oratoire et du Patronage de Lugo, aidés de plusieurs Messieurs de la ville, exécutèrent d'excellente musique.

Enfin un orateur distingué, Don Franti, docteur ès lettres, prononça une touchante oraison funèbre.



A **Milan**, l'officiant, dans l'église de *Santa Maria Segreta*, fut S. G. Mgr Mantegazza, évêque titulaire de Samos et auxiliaire de S. É. le cardinal-archevêque. Un des sommités musicales d'Italie, le *maestro* Galli, tenait l'orgue d'accompagnement.

Un des premiers enfants de Don Bosco, Supérieur de nos Maisons du Piémont, Don Francisca, parla des regrettées victimes du Brésil avec beaucoup de cœur et d'élégance digne.



## NOUVELLES DES MISSIONS DE DON BOSCO

### AMÉRIQUE DU SUD

### BRÉSIL

Les Missions salésiennes dans l'État du Matto Grosso. (1)

#### VIII.

**Croyance au dualisme. — Variétés de langage. — Voracité et force des Coroados. — Leurs exercices les plus communs. — Manière de tisser. — Remède contre la morsure du serpent. — La chasse au tigre. — Vie malheureuse de ces sauvages.**

A bord du *Pingo*, 22 juillet 1894.

De ce que j'ai raconté dans mes précédentes lettres, vous aurez facilement pu conclure, bien-aimé Père, que ces tribus des Coroados ont une croyance vague en une sorte de dualisme: le Dieu du bien, qu'ils identifient avec le soleil, et le Dieu du mal qu'ils appellent *Boupe*, et qui est le même que les hordes patagoniques appellent *Gualichu*.

Par conséquent, leur religion ne se manifeste que par le culte superstitieux et exagéré des morts, et par les nombreuses conjurations que fait leur *Baire* contre le redoutable *Boupe*.

Chacune de ces tribus a une langue particulière, si bien qu'elles ne s'entendent même pas entre elles: il en résulte que les missionnaires n'auront pas peu à faire pour apprendre tous ces idiomes.

Ils devront se livrer à cette étude en demeurant avec les Indiens et en recueillant soigneusement chaque mot de leur bouche même, car il n'y a ni dictionnaires ni grammaires dont on puisse se servir. Il est facile de s'apercevoir que ces langues et dialectes ont des racines communes: ainsi, tandis que les Coroados donnent à leurs prêtres le nom de *Baire*, d'autres tribus les appellent *Pagé* et d'autres *Paya*. On comprendra facilement que toutes ces langues sont très pauvres; le même mot, un peu modifié, exprime bien des choses diverses.

Ils ne conjuguent point les verbes, mais les emploient toujours à l'infinitif.

Pour indiquer les variations de personne et de temps, ils se servent des pronoms, des adverbess et plus encore de signes faits avec les mains.

Comme tous les sauvages de ces contrées, les Coroados sont très voraces.

(1) Voir le *Bulletin* de juin et septembre 1895.

Quand ils ont réussi à faire une bonne chasse, ils dévorent tout le gibier jusqu'à ce qu'il soient bourrés jusqu'à la g...orge.

Il paraît qu'ils éprouvent de profonds regrets s'il reste quelques débris du repas ; aussi, dans ce cas-là, ils reviennent à la charge et s'empiffrent de telle façon qu'ils ne peuvent plus se tenir debout sur leurs pieds.

Ils sont très friands de boissons alcooliques ; quand ils peuvent s'en procurer, ils s'enivrent honteusement.

Ils sont si imprévoyants, si écervelés, que lorsqu'ils trouvent un arbre à fruits, ils l'abattent pour en cueillir les fruits, sans souci et sans préoccupation de l'avenir.

En général, ces Indiens sont robustes et si agiles à la course que cela semble incroyable.

Ils ont l'habitude d'exécuter fréquemment des exercices de course, en portant sur la tête des troncs d'arbre et des pierres, du poids de 100 et même 120 kilos.

Et ils arrivent à prendre tellement l'habitude de ces exercices, que malgré les buissons qu'ils doivent franchir et les rameaux enchevêtrés à travers lesquels ils sont obligés de s'ouvrir un passage, ils courent ainsi avec la plus grande rapidité pendant longtemps et sans laisser tomber à terre leur fardeau.

En s'exerçant ainsi, ils ont pour but de se rendre aptes, en temps de guerre, à sauver leurs parents et leurs compagnons qui viennent de tomber blessés ou morts sur le champ de bataille, car ils considèrent comme le plus grand des malheurs de les abandonner aux vengeances et aux outrages de l'ennemi.

Un autre exercice, très commun parmi ces Indiens, est la danse, qu'ils prolongent quelques fois pendant des jours entiers, à l'occasion de leurs fêtes, comme après une victoire, ou après la chasse au tigre.

Les hommes dansent toujours séparés des femmes ; et, s'isolant les uns des autres, ils gesticulent des bras, plient singulièrement la tête et font avec le corps toutes sortes de contorsions.

Mais leurs mouvements sont plutôt lents et très gauches, si bien qu'en les voyant, je ne pus m'empêcher de ressentir la même impression que j'éprouvais, dans mon enfance, à l'aspect des ours que parfois des saltimbanques promènent dans nos villages d'Italie et qu'ils font danser pesamment devant le public curieux, avec ces mouvements disgracieux et grotesques dont ces lourds animaux paraissent avoir communiqué le secret aux *Coroados*.

Ces *Coroados* ne savent point tisser autre chose que certaines petites bandes d'étoffe, qu'ils se mettent au cou ou aux poignets les jours de fête. Ils emploient pour cela la fibre du *trou* dont nous avons déjà parlé et

du fil rouge, vert ou jaune, quand ils peuvent en obtenir de quelque chrétien au cours de leurs excursions.

Alors ils courbent une grosse branche, dont ils enfoncent les deux extrémités dans le sol : en face, ils disposent une autre branche exactement de la même manière ; de l'une à l'autre branche, ils étendent alors l'étroite trame qu'ils tissent ensuite, en serrant et en comprimant les fils transversaux, à l'aide d'une spatule de bois. Et ce travail, qui est l'unique métier qu'ils connaissent et qui leur sert à bien peu de chose, est fait par les hommes.

Ils se guérissent des morsures de serpents en appliquant inexorablement sur la blessure un tison ardent, et en brûlant jusqu'à l'os la chair meurtrie.

À propos de ces reptiles effrayants, vous savez sans doute que ces derniers temps, la science a découvert un remède infailible contre leurs morsures, qui auparavant avaient toujours un résultat fatal et quelquefois foudroyant.

On a réussi à neutraliser les venins les plus violents avec des injections de permanganate de potasse pratiquées à temps. Ainsi, les serpents à sonnettes et cent autres espèces d'ophidiens, qui auparavant faisaient mourir rapidement au milieu de spasmes atroces l'imprudent voyageur, ne sont plus aussi redoutés.

C'est là aussi une ressource importante pour le pauvre missionnaire, qui, dans ce pays, doit toujours être pourvu de ce puissant contrepoison.

Ces Indiens ne chassent point le tigre avec la lance ou le poignard, mais ils luttent corps à corps avec lui, comme font les Indiens de l'Amazone.

Dans ces luttes dangereuses, les *Coroados* ont aussi recours à un procédé qu'ils ont appris des chrétiens.

Ils emmènent avec eux une quantité de chiens qui découvrent le tigre à distance et commencent à aboyer avec fureur, puis, s'approchant peu à peu du tigre, en décrivant des cercles dans lesquels ils l'enferment, ils continuent d'aboyer, grincent des dents, et l'obligent à grimper sur un arbre et à s'y pelotonner parmi les grosses branches, où il devient plus facile au chasseur de le prendre pour point de mire de ses flèches, ou, avec un fusil, de lui envoyer des balles.

Bien que le tigre de ces pays, appelé ici *once*, soit beaucoup plus petit que le tigre d'Afrique ou de l'Hindoustan, il est cependant d'une force extraordinaire.

Il assaille de front un bœuf, lui plante une de ses griffes sur la poitrine, avec l'autre le saisit aux narines et ensuite d'un mouvement rapide lui relève le museau en haut, de manière à lui tordre le cou en un clin d'œil et à le faire rouler mort à terre. Alors il plante ses dents dans la cuisse,

l'arrache, et l'emporte dans un des sites les plus ombreux et les plus inextricables de la forêt pour la dévorer tout à son aise.

Cette bête féroce, très commune dans ces forêts, est le fléau des éleveurs de bétail, qui ont toujours plusieurs hommes et un grand nombre de chiens occupés à lui donner la chasse. J'ai ici à bord avec moi la peau d'un magnifique tigre tué à peu de distance de nous; et aussitôt que je serai arrivé à Montevideo je vous l'enverrai à Turin, afin que vous puissiez de vos propres yeux examiner tout à votre aise les redoutables griffes et les dents puissantes et affilées de cette terrible bête.

Je vous enverrai aussi des flèches, des arcs, des colliers, des rubans et des sachets travaillés par les Indiens; et plus tard nous vous ferons aussi parvenir des animaux et de curieux oiseaux de ces lointaines contrées.

J'ajouterai, pour en finir, que les Coroados meurent très ordinairement de pneumonie foudroyante ou de phthisie lente, par suite de leur ignorance et de leurs usages barbares.

C'est qu'ils aiment à rester très longtemps dans l'eau comme des grenouilles; après des fatigues et les courses les plus invraisemblables, ils cherchent un soulagement dans l'eau et s'y ébattent tout à leur aise, au point d'arriver ainsi à contracter des maladies mortelles.

Et c'est bien une autre affaire s'ils sont atteints de la petite vérole, de la scarlatine, de l'*influenza*, ou même simplement de la rougeole, comme cela est déjà arrivé plusieurs fois: dans des cas de ce genre, pas un des malades n'échappe.

D'autant plus que dès l'apparition de la fièvre, ils ne peuvent pas s'empêcher de courir en toute hâte se rafraîchir dans le fleuve voisin; et ils prolongent ce bain froid dans la mesure où ils éprouvent l'ardeur de la fièvre. Je vous laisse à penser les conséquences d'un traitement de ce genre.

Pauvres gens! A quel point de vue que l'on se place pour examiner leur condition, on se sent pris d'une immense pitié. Il est donc nécessaire que des cœurs généreux qui veulent leur salut leur viennent en aide. Tout le monde ne pense pas comme moi, je le sais: cela ne modifie nullement ma conviction. Je crois fermement qu'ils sont susceptibles d'éducation, que, pris dès l'enfance, ils pourront se plier facilement à tous nos usages, apprendre à lire et à écrire, arriver enfin à bien saisir et à goûter les enseignements de notre sainte religion. Sans doute, il y faudra le temps, une forte dose de patience et d'abnégation, mais le succès remplira d'une allégresse ineffable le cœur du missionnaire, réjouira les anges et procurera de la satisfaction aux

hommes mêmes les plus sceptiques et au cœur le plus dur.

Qu'ils viennent donc, les valeureux ouvriers de salut que nous attendons. Les prières et l'appui des amis de Dieu ne leur manqueront pas; et en peu d'années, nous verrons surgir, comme par enchantement, des chrétientés florissantes, en des régions où règne le démon depuis des siècles; nous verrons avec bonheur germer la civilisation et le bien-être, là où la barbarie la plus hideuse couvrait les âmes comme d'un lin-cueil; nous verrons enfin ces enfants de la forêt, jouets de Satan et victimes des superstitions les plus horribles, devenir, eux aussi, les enfants de Dieu et nos frères en la charité de Jésus-Christ.

*Votre fils très affectueusement dévoué  
en Jésus-Christ*

✠ LOUIS LASAGNA,  
*évêque titulaire de Tripoli.*

## IX.

**Retour à Cuyabá — Le P. Mariano de Bagnalia — La chasse aux Indiens — Le Cacique Guazú.**

A bord du *Centaure*, le 31 juillet 1894.

BIEN-AIMÉ PÈRE,

Parti de Cuyaba le 12 juillet, accompagné seulement de mon secrétaire, Don Balzola, je viens de refaire le voyage long et fatigant dont je vous ai donné la description dans mes lettres précédentes. Nous avons été accompagnés jusqu'au fleuve par M. le Président d'État, par S. G. Mgr. l'évêque et une foule considérable où l'on comptait deux cents petits garçons des plus pauvres et des plus nécessiteux de la ville; nous avions déjà gagné leur sympathie. Ils semblaient ne plus vouloir se séparer de moi: « Quand retournerez-vous nous voir? », me disaient-ils, les yeux baignés de larmes. — Le cœur ému, je donnai à mes chers confrères, après l'accolade d'adieu, ma bénédiction; je pris ensuite congé des personnages par moi nommés plus haut, puis de tous les braves gens qui nous saluaient avec respect, et m'installai dans une vieille barque. C'était encore une de celles qui ont le fond plat et que l'on fait avancer avec des gaffes. Mais cette fois le fleuve lui-même nous aidait, puisque nous suivions le fil de l'eau. Le lendemain, à midi, nous pouvions aller à bord du *Coxipó*, petit vapeur fort mal aménagé; mais en le comparant avec la barque où nous avions eu tant d'incommodités à souffrir, nous y étions vraiment bien. Le 17 nous étions de retour à Oorumba.

Accompagné du curé, du Consul italien et d'autres Messieurs, j'ai visité la ville et les environs pour voir où les Salésiens pour-

raient bien un jour planter leurs tentes. Entre autres choses, on m'a fait voir les fondements, déjà assez avancés, d'une belle église dédiée à sainte Anne, mais dont les travaux ont été interrompus depuis vingt ans. Le parvis du sanctuaire, avec un bel arc en plein cintre déjà achevé, menace ruine. Cette construction avait été commencée par un bon Père capucin italien qui était resté tout seul, pendant quarante ans, occupé à l'évangélisation des sauvages de la forêt. Il y avait même fondé quelques villages, mais aujourd'hui toute trace en a disparu. Les Indiens, se voyant seuls et sans défense, menacés parfois d'être traînés en esclavage par certains civilisés dénaturés qui leur tendaient des embûches pour les enlever et les vendre ensuite sur les marchés de la ville, ont préféré chercher la liberté dans la vie nomade et se sont dispersés à nouveau dans les forêts vierges du Matto Grosso.

Vous ne serez pas surpris d'apprendre que de pareilles iniquités ont été commises il y a quelques années à peine, puisque la lèpre honteuse de l'esclavage affligeait encore le Brésil à cette époque. Bien que l'esclavage soit aboli depuis sept ans déjà, les mêmes horreurs se commettent encore de nos jours. Pendant mon voyage, j'ai rencontré un médecin de Curitiba qui avait été un des chefs de la Révolution peu avisée que le gouvernement actuel du Brésil a si bien su réprimer. Pour échapper à une mort certaine, partant des côtes de l'Atlantique, il s'était enfoncé dans l'épaisseur des grandes forêts; il arriva jusqu'à Conception, dans le Paraguay. Là, on le vit se présenter les pieds nus, à peine couvert de misérables haillons. Il avait mis trois mois pour traverser ces forêts; les fruits sauvages et le gibier, quand il pouvait en trouver, lui servaient de nourriture. Après des diverses tribus sauvages qu'il avait rencontrées sur son passage, il avait demandé sa subsistance à la mendicité; et il se félicite de les avoir trouvées toutes très hospitalières et pleines d'humanité. Ce docteur me dit que dans un endroit appelé *Vaccaria*, peu distant du lieu où le Paranema se jette dans le Parana, un officier cruel, avec d'autres brigands, se permet de donner la chasse aux pauvres Indiens, de les faire prisonniers et de les vendre, à raison de 25 écus, à des éleveurs de bétail. Ces abus révoltants sont d'autant plus à déplorer dans ces régions éloignées, qu'à raison de la distance, l'action du gouvernement y est nécessairement lente ou pour mieux dire nulle.

Mais pour revenir à notre cher Père Mariano, je dirai qu'il a été curé à Corumba pendant plusieurs années. De là, commençant à sentir le poids des années, il s'était retiré dans un couvent de Rio Janeiro pour y finir ses jours. Lors de son passage à Montevideo, il y a douze ans, il

s'était arrêté quelques jours à Colon avec nous, et c'est là qu'il nous intéressa par le récit émouvant de ses aventures et fatigues apostoliques. De retour à Rio Janeiro, il se laissa transporter une autre fois par son zèle d'apôtre. Il partit avec le P. Sabin pour regagner sa Mission parmi les Indiens de Saint-Paul, y travailla encore cinq ans et y finit ses jours par une mort tragique. Puisse le Seigneur récompenser cette âme généreuse!

Je visitai ensuite l'arsenal, situé à deux milles de Corumba. Le colonel qui en est le Directeur m'avait invité avec la plus grande courtoisie à le visiter. Il avait donné ordre de me faire prendre par un joli petit vapeur. Dans cet arsenal travaillent plus de trois cents ouvriers. Le village annexe, situé au-delà du quartier, compte environ deux mille cinq cents âmes, dont un grand nombre sont des émigrés italiens. Mais voici dix ans que ces pauvres gens sont privés de curé et contraints de vivre abandonnés à eux-mêmes. Le brave colonel et les autres officiers ont été pour moi d'une amabilité exquise. Ils ne se trouvent là que depuis peu de temps et sentent vivement la privation de la présence d'un prêtre. Aussi m'ont-ils supplié de vouloir bien leur envoyer un missionnaire, me promettant de l'aimer et de le seconder de toutes leurs forces.

Le lendemain matin nous étions déjà à bord du *Ladario*, vapeur brésilien grand et commode. Vers onze heures on lève l'ancre et nous voilà partis pour le Paraguay. Cette fois nous passons de jour à certains endroits où, dans le voyage précédent, nous étions passés de nuit. De là, possibilité de voir des endroits non connus et des choses nouvelles. Ça et là des groupes d'Indiens se couchent sur le rivage, tenant en main tantôt une rame, tantôt une flèche. Ce sont généralement des sauvages de la tribu déjà pacifiée des *Chamacocos*. Partout où une famille chrétienne élève du bétail, ces sauvages accourent et offrent leurs services. En échange de leurs labeurs longs et pénibles, on leur donne parfois quelques biscuits, quelques hameçons ou toute autre petite chose de peu de valeur. Lorsque les femmes reçoivent un drap de lit, elles s'en recouvrent comme d'un vêtement.

Le troisième jour, le vapeur ayant fait une petite halte pour prendre deux bœufs destinés à servir de nourriture à l'équipage, je descendis à terre pour visiter les propriétaires de la ferme où on avait fait l'achat, et les pauvres Indiens qui importunaient les passants pour leur vendre des éventails et des tissus de feuilles de palmiers. J'achetai quelque chose pour avoir une occasion de causer. Je leur distribuai des médailles et d'autres objets, mais comme ils parlaient un langage endiablé, je ne pouvais pas les comprendre. Ils sont bien à plaindre, ces mal-

heureux Indiens; bien malheureux aussi ont été les chrétiens qui se sont aventurés sur les rives de ce fleuve, parce que sur l'énorme parcours qui s'étend entre Corumba et Conception du Paraguay, il ne se rencontre aucun prêtre, pas même un missionnaire! Et pourtant c'est là que se trouvent *Ladario, Coimbre, Olympe, Bahia la Noire* et tant de fermes de chrétiens et de *tolderies* de sauvages! Pauvres âmes! Est-il bien surprenant que, dans de pareilles conditions, elles s'abrutissent?

Vendredi, 20 juillet, le vapeur s'arrêta en face de Conception. Après avoir fait nos adieux au bon capitaine et salué nos compagnons de voyage, nous descendons sur la barque de la Capitainerie du port qui nous mène à la terre. Plusieurs Messieurs me saluent avec respect et bienveillance et s'offrent à m'accompagner chez M. Ildelfonse Fernandez, originaire de l'Uruguay, riche propriétaire de vastes terres et d'un nombreux bétail. La veille, il était revenu de sa campagne avec sa femme et son jeune fils. Afin de bien nous recevoir, il était aux mille soins pour nous; et j'en avais réellement besoin. Mes douleurs rhumatismales ne cessaient d'augmenter, et des nuits entières d'insomnie en étaient la conséquence; aussi n'est-ce qu'avec peine que le jour je réussissais à remuer mes membres éreintés.

Je ne demeure là que trois jours, continuellement assiégé par une foule nombreuse. Celle-ci se présentait matin et soir, tantôt pour recevoir la confirmation, tantôt pour entendre la parole de Dieu. Un petit vapeur sert de moyen de communication entre cette ville et la capitale, de sorte que si j'avais manqué le départ dimanche dernier, j'aurais dû attendre une semaine entière. Il m'était donc plus avantageux de renoncer au voyage de Chaco et de partir dimanche, et cela pour des raisons que j'exposerai dans la suite. Entre Conception et le Chaco se trouve une île si longue que pour en faire le tour en barque avec de bons rameurs, il faut au moins trois heures. Cela n'empêche pas que tous les matins on n'y voie arriver de nombreux Indiens, des faméliques, la plupart du temps, et d'autres gens encore qui viennent vendre leurs pelleteries. Ils appartiennent à la tribu des Lenguas, les plus doux du Chaco. Ils aiment à rendre service et ont bon caractère. Le vol est à peine connu chez eux. Ils pénètrent bien dans les maisons et dans les cours, ils entrent même chez les commerçants, mais ils ne volent rien; ils quémanderont plutôt et mendieront jusqu'à ennuyer leur monde. Au coucher du soleil les soldats les chassent tous sur l'autre rive du fleuve.

Le second jour je reçus la visite du Cacique Guazù, chef principal de ces sauvages. Il était escorté de quatre de ses hommes dont tout le corps était barbouillé de la ma-

nière la plus bizarre. Ils avaient à peine un chiffon qui leur couvrait les reins: le reste du corps était nu. Mais si vous aviez vu, cher Père, ce géant d'Indien! Presque haut comme un palmier, il avait des muscles d'Hercule. Debout, la tête et les épaules pliées en arrière, il avait l'air d'un guerrier redoutable. En baragouinant un peu d'espagnol, il me félicita de mon arrivée et m'invita à lui rendre visite chez lui. Il me promit de bon lait et des œufs. A tout prix il voulait m'emmener avec lui; et pour y réussir, il me prit le bras entre ses grosses mains, onctueuses de crasse. Le canot était prêt. Les quatre aides de camp me rassurent et me disent qu'ils sont d'habiles rameurs et si forts à la nage qu'ils me transporteront au besoin sur leurs propres épaules à l'autre bord du fleuve. Je fis à Guazù de beaux cadeaux en cigares et en argent et le congédiai de la manière la plus charitable; sur quoi il s'éloigna bien triste, la tête inclinée sur la poitrine. Quelles ont bien pu être les pensées intimes de ce pauvre enfant de la forêt? Ah! s'il avait pu lire dans mon cœur, il y aurait vu que j'étais encore plus triste et plus mortifié que lui. A ce moment, j'étais tourmenté du désir de lui porter un secours spirituel quelconque; et la pensée d'être impuissant, pour beaucoup d'années peut-être, m'affligeait profondément. Je cherchais en moi-même quelque expédient, faisant des calculs à perte de vue, mais ne pouvant arriver à rien de positif. Sans personnel, sans ressources matérielles, avec les dettes énormes dont est déjà grevée ma Mission, la vue de tant de besoins auxquels je ne puis parer m'aurait presque jeté dans le découragement.

Il me reste à vous dire, bien-aimé Père, que dans cette tribu vient de s'implanter une Mission protestante, royalement soutenue par la *Société biblique de Londres*. De tous côtés, j'entends dire qu'elle est impuissante et frappée de stérilité. Cela est vrai. Mais qui ne voit l'obstacle terrible que va rencontrer ici le missionnaire catholique? Les protestants nous ont précédés, il se sont mis à l'avant-garde pour semer le mauvais grain, et nous, les vrais messagers du salut, nous viendrons bien tard, trop tard peut-être, et qui sait même si nous arriverons jamais à semer le bon grain? Quand viendra-t-il le jour où des missionnaires, des Sœurs de Marie Auxiliatrice, de bons catéchistes et d'honnêtes agriculteurs pourront, comme dans la Patagonie, ouvrir la voie à la civilisation, en s'implantant dans ces régions pour le bien spirituel et temporel de ces peuples si misérables jusqu'ici! Plaise à Dieu, qui sait transformer les pierres en fils d'Abraham et amollir les cœurs, fussent-ils de pierre, plaise à Dieu de nous envoyer le plus tôt possible des missionnaires et des aumônes en quantité; nous soutiendrons alors avec

fruit nos charitables entreprises et nous gagnerons au vrai Dieu les pauvres enfants de la forêt.

X.

**Les Indiens Kaingua.**

A bord du *Centauro*, le 31 juillet.

Dimanche, 22 juillet, une foule nombreuse se pressait sur mes pas jusqu'au fleuve, pour m'accompagner à bord du *Pingo*, vapeur qui allait monter vers la capitale du Paraguay. Une quantité de canots, dirigés par des Indiens Lenguas, faisaient le tour du vapeur sur lequel je me trouvais; et je crois qu'il y avait plus de découragement que de curiosité dans la manière avec laquelle ces bons Indiens me regardaient. Je parlais donc avec le désir ardent de revenir bientôt dans ces lieux pour y établir des missionnaires. Ce désir me tourmentait d'autant plus que de l'autre côté du Chaco il y a des Indiens qui méritent tout spécialement notre compassion et notre pitié. Ce sont les Kaingua, communément appelés Caimoa. Originaires des montagnes lointaines d'Amambay et de Maracayu, ils se sont déjà avancés en grand nombre dans les plaines et vers les collines qui environnent Conception. Ces sauvages conservent des traditions d'ordre, de moralité et de travail qui les rendent supérieurs à tous les autres. On découvre même chez eux certains vestiges très évidents de l'Évangile que les RR. PP. Jésuites ont prêché à leurs aïeux. De fait, *dès qu'ils voient venir un étranger, ils lui présentent une croix grossière.*

Tous les soirs, au coucher du soleil, le Cacique rassemble sa tribu et, levant les mains au ciel, entonne un cantique. Au point du jour, ce même cantique est chanté de nouveau. Nous avons découvert que c'était le *Pater noster*, traduit autrefois dans la vieille langue guaranatique. Cette langue est tombée aujourd'hui en désuétude. De nos jours, la langue populaire du Paraguay est un guarani dégénéré, dialecte ou patois qui n'a presque plus aucune ressemblance avec la vieille langue, parlée à l'époque où les fils de saint Ignace arrosaient de leurs sueurs apostoliques ces territoires immenses. Les Kaingua sont pacifiques, ont bon cœur, et leur morale est vraiment admirable. En voici une preuve. Nous la prenons dans l'histoire de la guerre que Lopez, tyran sanguinaire, a faite contre les puissances confédérées du Brésil, de l'Uruguay et de l'Argentine. Lopez, non content de faire passer par les armes ou égorger sans pitié les gens simplement susceptibles de lui porter ombre, faisait encore refouler dans les profondeurs du désert, afin qu'elles y mourussent de faim et de misère, les femmes et les filles de ses adversaires. En 1869 il en fit

chasser mille à la fois. Menées par de lâches brigands armés de lances, il leur fallut faire nu-pieds et mal vêtues, plus de deux cents lieues, sans jamais se reposer et presque sans nourriture. Délaissées ensuite au milieu de bois épais et abandonnées à elles-mêmes, la mort seule leur restait en partage. Pendant quelque temps, ces pauvres créatures apaisaient leur faim en mangeant des racines, des fruits sauvages et certaines oranges, âpres au goût, qui croissent sur les montagnes. Elles n'avaient d'autre lit que le sol nu; c'est dire qu'elles étaient sans cesse exposées à tous les vents, aux pluies torrentielles et à la férocité des bêtes sauvages. Malheur surtout à la pauvre femme qui eût tenté de revenir sur ses pas! Un peloton de soldats, placé en embuscade, avait reçu ordre de tirer sans pitié sur les proscrites.

Un grand nombre de ces infortunées victimes moururent de fatigue et de faim; beaucoup d'entre elles succombèrent au désespoir; d'autres durent leur salut à des sauvages. Qui eût jamais pensé trouver tant d'humanité parmi eux? Ayant entendu dire que de pauvres créatures souffraient, au milieu des bois, des tourments affreux, les Kaingua accouraient sans bruit de leurs campements lointains, leur portaient du gibier ou de bons fruits, et, ne pouvant les emmener toutes, en delivraient chaque fois une cinquantaine, pour ne pas éveiller les soupçons des sentinelles du tyran. Obligés de marcher à travers les forêts, ils étaient condamnés à des voyages interminables pour arriver à leurs campements, où les fugitives recevaient l'hospitalité dans les tentes. De cette manière, les Indiens Kaingua ou Caimoa sauvèrent presque la moitié de ces malheureuses, J'ai eu l'occasion de parler longuement et à plusieurs reprises avec les demoiselles Bedoja et avec la veuve de l'explorateur Gil, qui sont précisément du nombre des victimes fortunées arrachées une mort certaine grâce à la charité toute chrétienne de ces chers sauvages. Elles m'ont assuré, avec une vive émotion, que durant les deux grands mois passés par elles au milieu de ces Indiens, elles ont trouvé dans leurs procédés tant de charité et une si grande modestie, qu'elles en sont encore frappées d'étonnement. Je vous laisse deviner avec quelles instantes prières, avec quels accents de sympathique dévouement elles m'ont supplié d'envoyer à ces pauvres Indiens quelques missionnaires salésiens pour les baptiser; quelle joie elles goûteraient si elles pouvaient procurer le précieux trésor de la foi à ceux qui se sont montrés si charitables envers elles!

Vers le soir, notre vapeur *Pingo* jeta l'ancre en face de quelques cabanes à-demi cachées par le feuillage de grands arbres. C'est là que nous devions faire le bois qui sert de combustible à la machine. Je montai sur

le pont du vapeur pour observer une quantité d'Indiens accroupis tout nus à l'ombre d'un grand arbre. Leur maître, un Argentin de la province de Cordova, à peine nous eut-il aperçus, qu'il courut au commandant du vapeur, un nommé Dominique Savio, de Gênes, et le pria de vouloir bien nous appeler pour lui baptiser un fils de six mois. Le commandant ayant exaucé sur le champ cette demande, Don Balzola prépara dans un petit salon tout le nécessaire. Quand les femmes et le foule des curieux furent arrivées, la cérémonie commença. A ce moment précis, un homme d'une taille énorme se détache du groupe des Indiens et, tout nu, idéalement sale et la chevelure en désordre, grimpe à bord. Il s'approche de moi et me fait comprendre que lui aussi et les siens veulent se faire chrétiens et recevoir le Baptême. Pauvre Indien ! On me dit que c'était un des Caciques de la tribu des Lenguas, qui abondent dans le Chaco. Je tâchai de lui expliquer que pour lui conférer le saint Baptême j'aurais dû l'instruire auparavant ; qu'une préparation était nécessaire et que n'ayant pas les temps de la lui donner actuellement, je reviendrais une autre fois. Mon secrétaire, lui aussi par signes et par gestes, essaya de faire à ce brave homme un bout de catéchisme ; cherchant à mettre dans cette bonne grosse tête l'idée de Dieu et de sa Providence qui, du haut du ciel, gouverne le monde et veille sur les besoins de chacun de nous. Le catéchumène paraissait avoir compris, et, content des cadeaux que nous lui avions faits, il redescendit à terre, où il fut aussitôt entouré des siens, avides d'apprendre le résultat de son ambassade. Sur ces entrefaites, nous levâmes l'ancre.

J'allais oublier. Avant de prendre congé de nous, cet Indien géant avait voulu laisser à Don Balzola un signe de sa gratitude. Il détacha de ses oreilles l'ornement le plus beau qu'il y portait et le remit entre les mains du Père comme un souvenir. Mais quel bijou ! Un bout de bâton rond et léger, de six centimètres de long sur cinq de diamètre : voilà ce qu'il portait dans un trou énorme pratiqué à la partie inférieure de l'oreille. Au lieu du trou imperceptible dans lequel nos dames européennes font passer leurs boucles d'oreilles, nous étions en présence d'une épouvantable déchirure. Et cependant ces pauvres hères en sont si fiers que c'est en cela même qu'ils font consister leur beauté et leur ornement principal. Ils rivalisent même entre eux à qui portera le plus gros morceau de bois dans cette déchirure de l'oreille. Nous enverrons cet objet à Turin pour en enrichir le musée de notre Séminaire des Missions salésiennes, à Valalice.

Mais je n'en finirais plus, bien-aimé Père, si je devais vous faire connaître toutes les

tribus sauvages qui, depuis des siècles, pour sortir de leur abjection et de leur avilissement, comptent sur l'arrivée d'un missionnaire. Ce sont des races si misérables et tombées si bas, si dégradées par l'ignorance et la superstition, que bien des êtres indignes du nom de civilisés croient pouvoir justifier les assassinats et les infamies dont ils se rendent coupables à leur égard, en disant que ce ne sont point des hommes, mais plutôt une espèce différente d'animaux anthropoïdes. Ah ! si vous saviez que d'horreurs exécrables se commettent sous ces prétextes inadmissibles !

On parle beaucoup de la fameuse expédition de Orévaux en 1882. Dans un voyage d'exploration à travers tout le Chaco, cet aventurier, en remontant les eaux du fleuve, était arrivé jusque près des montagnes de la Bolivie, lorsqu'il tomba dans une embuscade organisée par les Indiens Tobas et fut horriblement massacré avec les gens de son escorte qui périrent tous jusqu'au dernier. Quelle pouvait bien être la raison de ce carnage ? L'ingénieur Verniaud va nous la dire. Il se rendit, absolument seul, au pays des Tobas, pour racheter au moins le cadavre de l'explorateur. Après neuf mois consécutifs passés au milieu de cette tribu sans plus donner de ses nouvelles, il retourna ; et c'est lui-même qui m'apprit comment les fiers Tobas, irrités des outrages que l'explorateur et ses compagnons avaient eu l'impudence de faire à l'honneur de leurs femmes et de leurs filles, s'étaient vengés par un massacre général.

Je passe sous silence les Guayaquis, les Matacos, les Guaycurus et autres encore ; un jour viendra où nos Missionnaires pourront nous envoyer des nouvelles plus exactes et plus consolantes. Je me sens inquiet à la vue de tant de misères auxquelles je ne puis pas porter le secours que je voudrais. J'en ai même le cœur si gros que, pour cette année, je n'ai pas le courage de pousser plus avant mes explorations.

D'autant plus qu'à Assomption il aurait fallu m'entendre avec un nouveau gouvernement et délibérer avec lui comme je l'avais fait avec le précédent, sur les mesures à prendre au sujet du long et périlleux voyage qui s'impose pour une exploration convenable. Cette situation vient de m'être créée par une révolte militaire qui a renversé le gouvernement de M. Gouzales, condamnant à l'exil ses principaux partisans. Ma santé a bien souffert à la suite de tant de soucis, et il est à craindre que mes douleurs rhumatismales ne me elouent, d'un jour à l'autre, dans quelque recoin de cette terre lointaine.

C'est aussi dans la ville d'Assomption qu'un télégramme est venu me faire part de la mort inattendue de notre cher confrère Don Charles Cipriano, religieux très prudent et

très expérimenté. C'est lui qui, durant mes voyages, me remplaçait dans l'administration des Maisons de l'Uruguay. Ah! quel coup douloureux me porta cette mort! mon cœur en fut brisé. — Nietheroy et Saint-Paul, à leur tour, me firent parvenir des nouvelles si graves que mon retour là-bas était devenu urgent.

Après mûres réflexions, je pris le parti de renvoyer à plus tard mes excursions à travers le Paraguay, jusqu'au Haut-Uruguay, pour hâter mon retour à Montevideo, arranger là les affaires de cette Mission et repartir au plus tôt pour Rio Janeiro.

sère, un cri spontané de reconnaissance s'échappe de mon cœur envers le Seigneur qui m'a fait naître non parmi les infidèles, mais bien en Italie, cette terre si catholique et si chrétienne, le berceau de tous les beaux-arts et de toutes les vraies sciences, terre privilégiée où la Chaire de Saint-Pierre est entourée de splendeurs immortelles, où chaque ville, chaque village et même chaque recoin le plus obscur de notre patrie reçoit de la Papauté tant de lumières pour connaître la vérité, tant d'ardeurs généreuses pour pratiquer la vie et les vertus chrétiennes; terre où ont germé par milliers les héros et les



LE SANCTUAIRE DE N.-D. DE GUADALUPE (Mexique).

(Voir la page ci-contre).

De retour à Assomption je conférai à la cathédrale la prêtrise à deux Paraguayens, donnai la confirmation, et renouai à la hâte avec le Gouvernement les pourparlers touchant la prochaine fondation de nos Missions. Je fis ensuite mes adieux à Mgr. Bogarin, évêque préconisé du Paraguay (1), à Mgr. Arrua et à tant d'autres amis, qui tous voulaient m'accompagner à bord du *Centuario*, sur lequel je partis le 29 du mois courant, laissant le Paraguay pour aller directement à Montevideo, où j'espère arriver le 5 août.

Dieu soit béni de ce qu'il me ramène sain et sauf au milieu de mes chers frères en Don Bosco, après m'avoir fait toucher du doigt combien sont profondes les plaies de ces pauvres populations du Haut Paraguay et du Matto Grosso. A la vue d'une si grande mi-

saints qui nous ont laissé, comme un précieux héritage, leurs exemples immortels et leurs gloires impérissables!

Si vous saviez, bien-aimé Père, avec quelles affections saintes le missionnaire se rappelle sa patrie tant aimée alors qu'une distance énorme l'en sépare, que la barbarie et la solitude sont devenues son entourage et que les privations viennent s'imposer à lui tous les jours! Si vous saviez avec quelle ardeur et quels accents de reconnaissance notre âme s'adresse à Dieu pour le supplier cent fois le jour, de vouloir bien combler de

(1) Le sacre de ce nouvel évêque d'Assomption eut lieu le dimanche 3 février 1894. L'évêque consécrateur était Mgr. Lasagna. M. le Président de la République, MM. les ministres et tout le corps diplomatique ont assisté à cette imposante cérémonie.

ses meilleures bénédictions nos chers amis et tous nos dévoués bienfaiteurs!

Pour ce qui nous concerne, Père vénéré, veuillez recommander à tous les bons chrétiens de se souvenir de ces pauvres missionnaires qui, pour gagner des âmes à Dieu et étendre les frontières de la civilisation apportée au monde par Jésus-Christ, vivent dispersés sur le vaste continent américain, bien loin de leur patrie. Dites-leur qu'ils prient pour nous, qu'il viennent à notre secours dans tous nos besoins, et qu'en nous faisant cette charité, ils aient bien l'intention de s'associer à nos fatigues apostoliques et à nos entreprises civilisatrices.

Je demeure, en Jésus et Marie

Votre fils affectionné

✠ LOUIS

Evêque titulaire de Tripoli.



## A TRAVERS LES RELATIONS

DE NOS MISSIONNAIRES

### GLANES

**MEXIQUE.** — Le couronnement de Notre-Dame de Guadalupe, qui a mis en fête le Mexique tout entier, a permis aux fils de Don Bosco d'attester, par une démonstration éclatante, leur respect et leur amour pour la Vierge miraculeuse en qui la foi des Mexicains acclame et révere la puissante protectrice de cette vaste République.

Les Salésiens, leurs enfants et leurs Coopérateurs s'unirent pour faire un pèlerinage solennel au Sanctuaire vénéré.

*El Tiempo* nous apporte, sur cette démonstration salésienne, une relation que nous tenons à résumer pour l'édification de nos lecteurs.

\*\*\*

De grand matin, des trains spéciaux emportèrent tous les pèlerins dont nous parlons, et vers sept heures, le Supérieur provisoire de Mexico, Don Clovis Castelli (1), célébra le saint Sacrifice dans la vénérable Collégiale de Guadalupe (dont ci-contre une vue), et distribuait la sainte Communion à tous ses Confrères, aux Sœurs de Don Bosco, aux Coopérateurs et aux élèves de nos divers Etablissements du Mexique.

La maîtrise de notre Maison de Mexico fit entendre plusieurs motets religieux, tandis que sous le portique, à l'extérieur, la musique instrumentale exécutait de très beaux morceaux.

Nos Coopératrices, nos religieuses et nos élèves occupaient la nef du milieu; et dans le sanctuaire

(1) Don Plecono était alors en Europe, où il venait chercher du personnel.

flottait un magnifique étendard de velour bleu, brodé d'or, sur lequel apparaissait l'image de Marie et l'inscription C. M. A. (*Colegio de Maria Auxiliadora*); le revers de l'étendard porte une couronne impériale et brodé d'or, le chiffre de Marie.

On remarquait aussi dans l'assistance les Sœurs de la Bienfaisance, bannière levée, ainsi que le personnel des asiles guadalupiens — vieillards et enfants des deux sexes — avec cinq étendards.

A la première messe, six enfants de l'Oratoire salésien firent leur première communion.

Don Piperni, Directeur de notre Oratoire de Puebla, qui était venu avec une partie de son personnel et vingt de ses élèves, chanta la grand' messe. La musique exécutée par nos enfants de Mexico, fut, dit *El Tiempo*, « très bien interprétée et pleine de saveur religieuse », ce qui valut aux petits artistes les plus sincères félicitations.

Le sermon fut donné avec succès par M. le curé de Pachuca.

\*\*\*

Nos petits pèlerins passèrent la journée dans le *Colegio de Infantes*, où ils prirent leurs repas.

La musique instrumentale donna un concert charmant, qui ne fut pas la moindre réjouissance de cette fête salésienne.

Signalons, parmi les nombreux bienfaiteurs de nos Œuvres qui ont pris part à cette fête, l'excellent M. Ange Lascourain, nommé chevalier de Saint-Grégoire le Grand pour avoir introduit les Salésiens dans le Mexique.



### Vue améliorée.

Lille, janvier 1896.

Je vous envoie, en mandat-poste, la somme de cinq francs pour accomplir une promesse.

J'ai fait une neuvaine à saint Antoine de Padoue, avec invocation à N.-D. Auxiliatrice et à saint Joseph, pour obtenir la guérison d'une personne menacée de devenir aveugle.

Je ne puis pas affirmer que la guérison a été complète; mais, au dire du docteur qui l'a soignée, la vue s'est améliorée d'une façon presque inexplicable. Je remercie donc vos orphelins de leurs bonnes prières; et si j'osais, je leur demanderais encore un petit souvenir, afin que la personne dont je vous parle reconnaisse qu'elle a été protégée miraculeusement et se résigne à ne plus voir aussi bien qu'elle l'espérait.

Gloire à N.-D. Auxiliatrice, à saint Antoine et à saint Joseph.

A. T. B.

\*\*\*  
**Guérison inespérée.**

Action de grâces à Marie Auxiliatrice et à saint Antoine de Padoue qui nous ont exaucés.

\*\*\* près Valenciennes, janvier 1896,

**Actions de grâces et demande.**

Veillez publier ma reconnaissance envers Marie, puissant Secours des chrétiens et Reine du Saint Rosaire, le bon saint Antoine de Padoue et les âmes du Purgatoire, par l'intercession desquels j'ai obtenu une guérison et une grande grâce temporelle, après avoir promis une offrande et l'insertion au *Bulletin* du témoignage de ma gratitude.

Je demande une autre faveur, et je vous envoie dix francs, dans la ferme espérance que saint Antoine de Padoue ne me refusera pas son appui.

\*\*\*

Lille, janvier 1896.

**Gloire à Marie Auxiliatrice et à saint Antoine de Padoue.**

Leur céleste appui m'a obtenu une grâce temporelle que je sollicitais depuis longtemps.

Je prie de nouveau ces deux puissants intercesseurs et vous demande de vous unir à mes supplications pour obtenir une guérison et une grâce spirituelle.

Prière de publier dans le *Bulletin salésien*.

Anonyme.

\*\*\*  
**Pour plusieurs grâces.**

L. H. S. (Essex-Angleterre), le 15 août 1896.

Je viens encore une fois vous prier de remercier pour moi la Sainte Vierge *Auxilium Christianorum*, de faire dire deux messes en son honneur et de brûler quatre cierges en actions de grâces pour le succès de deux opérations subies par une petite fille de 8 ans, et notre plus jeune fils de 4 ans, enfin deux autres faveurs que j'ai reçues.

S'il était possible d'exprimer une action de grâce dans le *Bulletin salésien*, je serais très heureuse.

Je vous recommande ma famille et toutes nos intentions.

M. M. M.-S.

Ci-inclus un mandat-postal de 10 frs.

Douai, le 28 novembre 1896.

Ayant obtenu, par l'intercession de Notre-Dame Auxiliatrice et de saint Antoine de Padoue, la grâce du succès d'un examen pour

mon fils, je vous envoie ci-joint un mandat de poste de 60 frs. pour le pain des orphelins de Don Bosco, et 10 frs pour deux messes, dont l'une à l'autel de N.-D. Auxiliatrice, et l'autre au tombeau de Don Bosco.

Grâces soient rendues à N.-D. Auxiliatrice et à saint Antoine.

Je vous autorise à insérer cette lettre dans le *Bulletin*.

M. MASCAUX  
16, Place Saint-Amé.

\*\*\*  
Amsterdam, 31 décembre 1896.

Je vous envoie par mandat-poste cinq frs en reconnaissance de la guérison de ma belle-fille, atteinte d'une pleurésie qui menaçait de terminer en phtisie.

En remerciant Notre-Dame Auxiliatrice, je me propose de vous envoyer l'année prochaine une même offrande si la guérison se maintient. Je vous prie de l'annoncer dans votre *Bulletin* si l'occasion se présente, sous l'initiale

W

\*\*\*  
**Une sainte mort.**

Montpellier, janvier 1896.

Je vous demande de vouloir bien faire célébrer cinquante messes pour le repos de l'âme de M\*\*\*, mort ces jours derniers, après avoir eu la grâce de recevoir en pleine connaissance la sainte Communion et l'Extrême-Onction. Précisément ce jour-là, le matin, il avait accepté de passer à son cou la médaille de N.-D. Auxiliatrice envoyée par vous. Depuis quelques jours la grâce du bon Dieu faisait son œuvre; nul doute que l'influence bénie de la Très-Sainte Vierge n'ait déterminé et permis d'accomplir d'une manière édifiante tout ce qui a suivi.

Remerciez pour nous et avec nous, Notre-Seigneur et la Très-Sainte Vierge; veuillez prier pour cette chère âme.

\*\*\*  
Annecy, le 9 janvier 1896.

**Guérison complète.**

Ayant eu, il ya quatre ans, mon mari très malade, et à peu près abandonné par les médecins, je promis à la Sainte Vierge cent francs pour les petits orphelins.

Cette bonne Mère nous a exaucés.

Ayant une nombreuse famille, je n'ai pu m'acquitter plus tôt de cette dette de reconnaissance.

Je vous envoie ci-joint un mandat de cent francs.

Je me recommande bien à vos bonnes prières ainsi qu'à celles de vos chers enfants,

afin que la Sainte Vierge nous continue ses faveurs et ses bénédictions.

Si vous publiez quelque *Bulletin*, je vous serai reconnaissante, de vouloir bien insérer, avec mes initiales seulement, cette grâce obtenue, afin de faire éclater, une fois de plus, la puissante protection de notre bonne Mère du ciel.

J. P.

M\*\*\*. 14 janvier 1896.

..... Notre-Dame Auxiliatrice vient de nous donner une nouvelle preuve de sa maternelle protection en applanissant un peu les difficultés de l'affaire dont je vous ai entretenu dans ma dernière lettre. Je ne suis pas au bout, mais comme il y a un commencement d'adoucissement à mon égard, j'espère que par Marie Dieu se laissera fié-

chir et m'accordera entièrement la grâce désirée... Je veux que le *Bulletin* chante bien haut les louanges de N.-D. Auxiliatrice.

T. P.

T\*\*\*. 10 février 1896.

Ayant obtenu une guérison par l'intercession de Marie Auxiliatrice, saint Joseph, saint Antoine de Padoue et saint François de Sales, je vous envoie un mandat de 5 frs en actions de grâces.

Je vous demande de faire prier vos enfants pour une grâce temporelle; si je l'obtiens, je serai heureuse de faire un don à vos orphelins.

G. P.

P.S. — Prière d'insérer cette grâce dans le *Bulletin salésien*.

## BIBLIOGRAPHIE

### LE MISSEL SALÉSIEU DE LÉON XIII

(En vente à la Librairie salésienne de l'Oratoire Saint-Léon, 78, rue des Princes, MARSEILLE).

Cette magnifique édition elzévirienne richement illustrée — un beau volume grand in-4° d'une élégance archivée — a mission de rappeler le Jubilé épiscopal de S. S. Léon XIII.

Notre époque, qui a le culte des admirables formes elzéviriennes, demande tous les jours aux vieux manuscrits Renaissance conservés dans les collections monastiques, le secret de donner à ses œuvres de luxe, parfois même, hélas! à des poésies et des romans obscènes, une sorte de consécration artistique. Les Salésiens de Don Bosco ont voulu, pour leur part et dans la mesure de leurs forces, en publiant leur Missel, venger les formes elzéviriennes des outrages que ne leur épargne point la littérature de notre époque, en même temps qu'honorer ce caractère, dont la noblesse pleine de grâce s'harmonise si bien avec la grandeur des choses qu'il doit rappeler à notre esprit et à notre cœur dans les rites sacrés, et dont l'origine, aussi, est un souvenir profondément chrétien des âges de foi.

Le choix du format du papier employé — au triple point de vue de la teinte, de la nature de la pâte et de la solidité — papier fabriqué tout exprès par l'usine salésienne de Mathi; la qualité de l'encre — rouge et noire — grâce à laquelle on a pu obtenir, dans l'impression des initiales comme aussi dans l'ensemble de la décoration, une série d'effets tout à l'honneur des divers artistes qui ont concouru à les rendre possibles, tout a été, de la part des éditeurs, l'objet d'un soin spécial.

L'illustration est réglée, pour chaque solennité, sur l'importance liturgique de la fête; et nous ne pensons pas qu'il existe actuellement une édition aussi riche en sujets. Les chefs-d'œuvre reproduits portent tous la signature des auteurs les plus célèbres de l'époque indiquée plus haut; nous avons nommé le bienheureux FRA ANGELICO, MANTEGNA, le PÉRUGIN, GAUDENZIO FERRARI, pour ne parler que de ceux-là. Ce dernier a été mis particulièrement à contribution; abondance et propriété des sujets, inspiration puisée aux grandes sources et toujours respectueuses des formes classiques, tels sont les mérites qui ont décidé les éditeurs à recourir surtout au *Raphaël piémontais*. — Le frontispice, entouré de trois côtés d'une guirlande entrelacée avec d'heureuses combinaisons de rouge et de noir, est en parfaite harmonie avec toutes les initiales, grandes et petites du missel; an point que de cette guirlande même se détache la première initiale, celle qui commence le titre. Ces diverses dispositions décoratives sont le fruit d'une étude faite avec amour par l'artiste salésien, de l'incomparable publication paléographique de Mont-Cassin, qui reproduit fidèlement de précieux parchemins de cette abbaye, parchemins où l'on admire les premières formes des initiales latines adoptées pour le *Missel du Jubilé épiscopal de Léon XIII*.

Les détails d'ornementation, comme aussi les figures et les caractères, ont leurs titres de noblesse authentique. Qu'il nous suffise de citer le bréviaire du Cardinal Grimani, de la bibliothèque

Marciana à Venise, les antiphonaires de saint Pie V, conservés dans la pinacothèque d'Alexandrie, mais surtout le bréviaire du roi Mathias Corvin, le trésor de la bibliothèque Vaticane en fait d'ornementation miniaturée.

Le premier et le principal ornement du missel salésien est sans contredit le dessin magistral qui précède le Canon. Il nous a paru difficile de trouver une œuvre mieux indiquée pour cet endroit du volume, qu'un fac-similé de la miniature la plus grandiose de l'ineestimable missel du cardinal Dominique della Rovere, un de joyaux du musée civique de Turin. Ce chef-d'œuvre, qui représente le *Crucifiement de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, passe, aux yeux des artistes compétents, pour le travail le plus beau et le plus exquis dont l'art puisse s'enorgueillir en Italie; et l'on s'accorde à le regarder comme la plus splendide expression de ce que la miniature, à l'apogée de sa puissance artistique, a su produire de vraiment digne d'elle dans la Péninsule.

L'impression, qui a été faite tout entière d'après les procédés strictement typographiques, est une véritable innovation en Italie, pour ce qui regarde les vignettes coloriées; il est donc permis d'affirmer que les ateliers salésiens de Valdocco à Turin ont enrichi l'art de l'imprimerie dans la Péninsule d'une spécialité.

Il va de soi que cette édition, établie en parfaite conformité avec les décrets du Saint-Siège et les dernières prescriptions de la Congrégation des Rites, contient tous les suppléments ayant trait aux offices les plus récents. Ajoutons que la disposition matérielle très pratique du volume offre au prêtre les plus grandes commodités.

#### *Les illustrations et l'ornementation.*

Pour ce qui regarde les illustrations du Missel salésien, nous tenons à dire un mot spécial des deux pages de frontispice, qui contribuent tout particulièrement à donner à cette édition sa valeur artistique.

#### *La Cène.*

La première de ces pages reproduit une composition de *Gaudenzio Ferrari*, le peintre de l'école niémontoise dont nous avons parlé. Le sujet — la sainte Cène — est traité avec une grande perfection, au triple point de vue de la perspective linéaire de l'arrière-plan, du groupement des figures et de l'expression à la fois digne et variée des apôtres invités au dernier repas de Jésus. Au premier plan et en face du spectateur, quatre d'entre eux sont assis, deux à deux, sur des sièges distincts, ou plutôt sur les lits qui règnent autour de la table. Le divin Sauveur présente les espèces sacramentelles à Judas, en même temps qu'il prononce ces paroles: « *Un de vous me trahira* »: en face de Jésus, les apôtres, dont l'attitude annonce la surprise et le trouble, s'interrogent les uns les autres, pour savoir de qui veut parler le Maître. Que l'apôtre communié de la main du Sauveur soit vraiment Judas, même si le visage sombre et méchant ne le disait point, l'absence de l'aurole qui nimbe le front des autres convives suffirait à l'indiquer. A quelque distance de la table, un serviteur fait signe à un autre de verser à boire et de présenter aux invités la coupe pleine. Le tableau représentant ces diverses scènes est entouré d'un cadre rouge et noir, dont le dessin a été pris dans un *codex* de la bibliothèque Barberini à Rome, où l'on voit aussi une Cène, mais conçue d'une manière différente de celle du

Missel salésien, et d'ailleurs traitée avec infiniment plus de détails. — Au dessus du sujet que nous venons de décrire, on voit, entre deux chandeliers, un calice et une hostie rayonnante. A droite et à gauche, des groupes d'anges portant des chandeliers et des lis. — Sur les côtés du médaillon, des fleurs papillonacées; au centre de belles volutes, une *stellaria tridens* et le *dianthus caryophyllus*. Si le regard descend à gauche, il rencontre l'hostie élevée sur la patène, et un peu plus bas, le calice, sur lequel repose une colombe. Au milieu, dans un autre médaillon, un ange tenant un chandelier est en adoration. Enfin, au-dessous, on aperçoit, gracieusement cachés dans le feuillage, le ciboire et les burettes, complément des symboles du saint sacrifice de la messe, dont le tableau qui nous occupe représente l'institution. — De l'autre côté, les mêmes symboles sont reproduits dans un ordre inverse. La partie inférieure du tableau, celle qui contient, dans le *codex* Barberini, l'oraison de Notre-Seigneur au jardin des Oliviers, renferme la dédicace qu'on a lue haut; elle dit à quelle occasion ce missel a été offert à Léon XIII.

Sur les côtés, deux anges appuyés sur des écus portant les armes de Léon XIII et l'emblème du souverain pontificat, tiennent des tiges de lis. Cet ensemble de conceptions charmantes paraît être d'un artiste florentin de la fin du XV<sup>e</sup> siècle.

#### *L'encadrement de la seconde page.*

Autour de la seconde page du frontispice de notre missel court une riche guirlande qui rappelle la manière du XV<sup>e</sup> siècle, époque où la renaissance littéraire et artistique ressuscita le culte des classiques, et détermina comme une fièvre de recherches ayant pour but de découvrir les *codex* anciens et d'en multiplier les copies. Quand on put trouver de nouveaux exemplaires transcrits par des copistes de profession travaillant à forfait, et ornés par le miniaturiste d'une parure plus ou moins riche, suivant le mérite du livre et les facultés de l'amateur, alors renaquirent les bibliothèques. On vit alors éclore toute une floraison de spéculateurs qui achetaient des livres, les faisaient copier, enrichir d'ornements et de miniatures, en ayant toutefois l'attention de laisser sur le premier feuillet, décoré avec goût et magnificence, un espace blanc, où l'on pût mettre les armes de l'heureux acheteur. La page qui sert de frontispice à notre missel est un souvenir de cette industrie des spéculateurs de manuscrits artistiques; pour dessiner cette page, l'artiste salésien s'est inspiré d'un encadrement délicat et gracieux que l'on admire autour d'un beau sonnet latin de Pétrarque, en tête d'un précieux *codex* de l'époque, une des inestimables richesses de l'abbaye de Mont-Cassin.

#### *Frontispices intérieurs et initiales.*

Les deux frontispices du *Propres des Saints* et du *Commun des Saints* méritent également une mention. Le premier est emprunté à un bel antiphonaire du saint Pie V, et le second, d'un effet tout particulier, est la reproduction exacte de la page correspondante du célèbre missel du cardinal Dominique della Rovere. Dans les marges, couvertes de gracieuses arabesques de lignes courbes formant volutes dont les anneaux renferment des perles et des roses, des fleurs de magnolias, des légumineuses et des grappes de raisin, on voit, groupés en divers petits tableaux et médailles, les saints disposés dans l'ordre liturgique où l'É-

glise les honore: apôtres, martyrs, pontifes, confesseurs et vierges.

Le *codex* 229 de l'abbaye de Mont-Cassin a fourni à l'artiste salésien toutes les initiales, grandes et petites. Le miniaturiste de ce manuscrit signe: « Antoine, fils de Marius, citoyen et notaire florentin. » Le caractère de son travail est la préoccupation constante de respecter la perfection du type romain des lettres, tout en l'ornant de dessins qui respirent la grâce la plus délicate et une nouveauté du meilleur goût.

*Prix du Missel broché et relié.*

|  |          |
|--|----------|
| Broché papier extra . . . . .  | Fr. 25 — |
| Relié mouton maroquiné noir, tr. rouge, empreintes à froid . . . . .                                       | » 38 —   |
| » mouton maroquiné noir, tr. dorée, empreintes à froid . . . . .   | » 40 —   |
| » mouton maroquiné rouge, tr. dorée, croix dorée sur les plats . . . . .                                   | » 44 —   |
| » chagrin noir, tr. rouge, empreintes à froid . . . . .  | » 45 —   |
| » chagrin noir, tr. dorée, empreintes à froid . . . . .  | » 47 —   |
| » chagrin rouge 1 <sup>er</sup> choix, tr. dorée, monogramme doré . . . . .                                | » 56 —   |
| » chagrin rouge 1 <sup>er</sup> choix, monogramme doré, rouge sous or dentelle autour des gardes . . . . . | » 68 —   |

|  |        |
|--|--------|
| Relié maroquin du Levant, rouge ou couleurs, gardes chromo, joli crétage sur les plats et autour des gardes, fleurons dorés sur le dos . . . . . | » 85 — |
|--|--------|

NOTA. — Toutes ces reliures ont la tranche creuse et le dos souple.

|  |          |
|--|----------|
| <i>Accessoires augmentant le prix du Missel.</i>                         |          |
| Gardes en soie moirées . . . . .   | Fr. 15 — |
| Signets 8 rubans soie moirée, tête et glands tissés . . . . .            | » 3 75   |
| Signets 8 rubans soie moirée, tête et glands . . . . .                   | » 5      |
| Signets 8 rubans couleurs fines, tête et glands tissés en soie . . . . . | » 10     |
| Signets 8 rubans riches avec inscription caractères gothiques . . . . .  | » 17     |
| Signets 8 rubans très riches avec inscription or fin . . . . .           | » 27     |
| Toutes les vignettes coloriées à la main                                 | » 180    |

*Paroles de S. S. Léon XIII quand on lui présenta le Missel :*

« Je tiens à ce Missel et l'entends le garder pour Moi »  
Nous avons été informés par un des principaux prélats du Vatican que le Saint Père garde ce Missel dans son appartement privé.

**N. - B.** Nous envoyons gratuitement, à qui nous en fait la demande, une feuille spécimen du missel salésien.

## Le Missel de Léon XIII en Suisse.

En novembre dernier, une Confrérie de la paroisse de Cressier (Suisse-Neuchâtel) offrait à M. l'abbé Vuichard, au jour de ses noces d'argent pastorales dans cette même paroisse, un missel salésien de Léon XIII, superbement relié.

M. l'abbé Ruedin, curé de Fleurier (Neuchâtel) dévoué de nos Œuvres, nous avait transmis la commande en question. Le 14 novembre, il nous en accusait réception dans les termes suivants :

..... TOUT LE MONDE (une nombreuse réunion de prêtres) à trouvé le Missel vraiment beau..... J'ai pu faire connaître immédiatement le prix (70 frs.), qui n'a pas été trouvé trop élevé, vu la belle reliure. J'espère que vous aurez d'autres commandes.

## LE CONCORDAT DE 1801

et les articles organiques du culte catholique.

Avec toutes les modifications jusqu'à nos jours; texte officiel annoté avec les protestations du Pape Pie VII contre les articles organiques, par un Agent du Contentieux administratif. — Un petit vol. in-16 de XIII-117 pages. — Prix, franco: 1 fr. 15.

On ne peut trop féliciter l'auteur d'avoir su, en ces quelques pages, mettre sous les yeux du lecteur tous les documents relatifs à cette question encore discutée et toujours si déloyalement présentée par les adversaires de l'Eglise catholique.

Il faut bien le reconnaître, à force d'entendre dire que les diverses mesures édictées contre la religion ne sont qu'une application des articles organiques, la plupart de nos compatriotes, — par ignorance de ces

articles, d'ailleurs difficiles à se procurer, — ont fini par croire que ces articles étaient le complément nécessaire du Concordat et que le Pape les avait admis.

Il n'en est absolument rien. Au Concordat, œuvre de pacification religieuse, signée par le Saint-Père et le gouvernement français, ont été joints par ce dernier les 77 articles organiques; et comme un bon nombre des articles organiques sont en opposition formelle avec les doctrines de l'Eglise, les Souverains Pontifes ont toujours protesté contre eux, et avec d'autant plus de raison que le Pape Pie VII, cosignataire du Concordat, n'avait pas été consulté sur leur rédaction et n'avait pu que protester le premier contre leur promulgation (le même jour que celle du Concordat).

Il y eut deux protestations de Pie VII: on les trouvera reproduites, avec les articles organiques, dans le deuxième chapitre de notre ouvrage (le Concordat forme le premier chapitre).

La première fut adressée par le fidèle cardinal Casalvi à M. Cacaut, ambassadeur de France à Rome; la deuxième le fut par le cardinal-légit Caprara à

M. de Talleyrand, ministre des affaires étrangères. Elles n'eurent guère de succès auprès du gouvernement consulaire; mais elles tracèrent aux catholiques la voie à suivre pour combattre la nouvelle loi religieuse.

La plus importante des protestations, la deuxième, discute les articles les uns après les autres: aussi avons-nous tenu à la diviser en plusieurs parties, correspondant aux articles incriminés, et à insérer ces parties aux fur et à mesure des articles, dont elles sont le meilleur commentaire.

À ces différents éléments, Concordat, articles organiques et protestations, nous avons ajouté des notions variées sur les articles du Concordat et les articles organiques: ainsi que toutes les modifications survenues depuis l'an X, de manière à rendre notre résumé très intéressant et très utile à consulter.

Que les catholiques veuillent bien lire ce petit manuel. Ils y trouveront toutes les armes nécessaires pour réfuter victorieusement les attaques dirigées contre leur foi et la liberté de leur culte.

(Annales catholiques).



## COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Du 15 février au 15 mars 1896.

France.

†

- AIX-EN-PROVENCE:** M. l'abbé Escomhard, *Saintes-Maries-de-la-Mer*.  
**AJACCIO:** M. l'abbé Mucchielli, curé-doyen, *Iso-luccio*.  
**BORDEAUX:** M. le chanoine P. Guicheteau, curé de Notre-Dame.  
**BOURGES:** M. le chanoine Perigaud, *Lignières*.  
**CARCASSONNE:** M. le chanoine Pradel, secrétaire général.  
**MONTPELLIER:** M. l'abbé Pouget, curé-doyen, *Pézénas*.  
**PÉRIGUEUX:** M. le curé Delguet, doyen, *Domme*.  
**SAINT-BRIEUC:** M. l'abbé Cocheril.  
**SAINTES:** M. le chanoine Rolland, curé-doyen, *Ars (Ile de Ré)*.  
**SÉEZ:** M. l'abbé Mary, vicaire.  
**TROYES:** M. l'abbé Delasalle, curé, *Saint-André*.  
 — M. l'abbé Lardin, curé, *Trainel*.

†

- AGEN:** M. Arpheil, maçon, *Unet*.  
**AMIENS:** M. Manet.  
 — M. Alexio-Louis Bernard, *Loffroy*.  
**ANGERS:** M<sup>me</sup> Marie Aubry, née Freulon, *Saint-Aubin*.  
**ANGOULÊME:** M<sup>lle</sup> M. F. de Saint-Horand.  
**BELLEVY:** M. Joseph Jullien, *Meximieux*.  
**CAMBRAI:** M<sup>lle</sup> Caretta, *Roubaix*.  
 — M<sup>lle</sup> Bremesse, *Comines*.  
 — M<sup>me</sup> Delefilis-Decroix, *Lille*.  
 — M<sup>lle</sup> Lemaire, *Merville*.  
 — M<sup>lle</sup> Salembier, *Marquillies*.

- CAMBRAI:** M<sup>lle</sup> Descarpentiers, *Lille*.  
 — M<sup>me</sup> Tison, *Le Mans*.  
**CLERMONT:** M<sup>me</sup> Germain, *Lussat*.  
 — M. l'intendant militaire Chariot.  
**DIGNE:** M. Maurice-Toussaint Noguier de Malijay, *Sisteron*.  
**FRÉJUS:** M<sup>me</sup> Doullieule, *Toulon*.  
 — M<sup>me</sup> Félix Brest, *Toulon*.  
 — M<sup>me</sup> Imbert, *Toulon*.  
 — M. Boncanier, *Hyères*.  
 — M<sup>lle</sup> Antoinette Bremond, *Brignoles*.  
 — M<sup>me</sup> Émile Chambeiron, *Pignans*.  
**LAVAL:** M<sup>me</sup> la comtesse de Beaulaincourt.  
**LE MANS:** M<sup>me</sup> Tison.  
**MARSEILLE:** M<sup>lle</sup> Jeanne Bousquet.  
 — M<sup>me</sup> Poitevin.  
 — M. Dhily.  
 — M<sup>me</sup> Rehon.  
 — M<sup>me</sup> V<sup>ve</sup> de Terris.  
**MONTPELLIER:** M<sup>me</sup> veuve Marie Carrière.  
**NICE:** M. de Gasquet.  
 — M. Claraz, lieutenant au 19<sup>e</sup> d'artillerie.  
 — M. Maurice Mari  
**PAMIRS:** M. Joseph Rouch.  
**RENNES:** M. Henry Boisse, *Vitré*.  
 — M<sup>lle</sup> Eugénie Brehue, *Vitré*.  
**ROUEN:** M. Henry Acher, *Criquetot-l'Esneval*.  
**SAINT-BRIEUC:** M<sup>lle</sup> Gouézon, *Quintin*.

Étranger.

†

- AUTRICHE-HONGRIE:** M<sup>me</sup> Thérèse Ortner, *Schar-ding*.  
**BELGIQUE:** M. le chanoine de la Roche, *Tournai*.  
 — M. l'abbé Geraerts, *Diest*.  
 — M. Gustave Cornet d'Elzjus du Chenoy, *Bruzelles*.  
 — M. Braeckelmans, *Anvers*.  
 — M<sup>lle</sup> Van den Bulck, *Anvers*.  
 — M. Émile Dallemagne, *Liège*.  
 — M<sup>lle</sup> Joséphine Falle, *Liège*.  
 — M<sup>lle</sup> Julie Rambourg, *Vervaux*.  
 — M<sup>lle</sup> Vliegen, *Hasselt*.  
 — M. Grossen, *Anvers*.

Pater, Ave, Requiem.

†

Les recommandations devront être adressées à **Don Le-moyne, 32, rue Cottolengo, Turin**, avant le 15; celles qui arriveront après cette date seront retardées d'un mois. L'inscription sur cette liste est gratuite: quand une offrande accompagne la demande d'inscription, cette offrande figure toujours à côté du nom de la personne défunte, à moins que la famille n'ait exprimé le désir contraire. — Les prières désignées plus haut sont celles que Don Bosco récitait lui-même en apprenant la mort d'un membre de la Pieuse Société salésienne.

Maïs comme il ne s'en tenait pas à ces faibles suffrages, les lecteurs du Bulletin se feront un pieux devoir de l'imiter. Les Coopérateurs prêtres voudront bien avoir de fréquentes intentions au saint Sacrifice de la Messe; tous les autres offriront des communions, des prières et des bonnes œuvres pour procurer le repos en Dieu à des âmes qui nous demeurent unies par les liens de la plus douce et de la plus forte charité.